

chapitre 12 :

verifer (vérifier) : du latin veri fero, porter en soi du vrai, penser vrai, juger vrai, conduire vraiment (or Gilles conduit sa voiture), rapporter vrai (témoignage véridique), obtenir vrai. Mais aussi feri vero, je dis la vérité à la bête, ou à propos de la bête ; je frappe vrai ; je dis vrai de l'épée, du fer, de la dureté de coeur, de l'insensibilité. Ces traductions sont possibles, car la grammaire latine autorise un génitif d'avertissement ou d'accusation. Ou, broche de fer, ce qui fait allusion au pin's. Enfin, en anglais, le verbe verify entraine un nom, verifier, qui désigne la nature de celui qui est apte à vérifier, et non la fonction de vérificateur. Mais c'est aussi very fire, feu véritable, feu secret ; et very firer, véritable homme du feu, comme le pompier.

Pouvu (pourvu) : renvoie au chinois pou yu, non péjoratif, dont la forme Pou Yi est le nom du dernier empereur de Chine, impuissant devant tout événement. Allusion au grand Gilles et au petit Gilles du stage.

profeseur (professeur) : renvoie au profès, c'est à dire au moine qui a prononcé ses voeux définitifs.

cetaine (certaine) : du latin ceta, baleine, dauphin, gros poisson tel que requin ou thon, monstre marin comme le Léviathan biblique, constellation de la Baleine. Cela rime avec Sète, la ville, autrefois orthographiée Cette, mais en fait, si l'on doit chercher un monstre marin dans la région, il ne se trouve pas au mont Saint-Clair de Sète, concrétion calcaire, mais plutôt au mont Saint-Loup, à Agde. Ce Loup, saint local, n'évoque pas le grand méchant loup dévorant, mais, au contraire, l'ancienne alliance du loup et de l'homme, pour la chasse, au paléolithique, alliance qui donnera certaines races de chiens de berger, donc protecteurs du troupeau. Mais pourquoi donc cette ville d'Agde, bâtie de pierre noire, porte-t-elle le nom d'Agathos, en grec (c'est eux qui l'ont fondée), bonne, avantageuse ? Pourquoi y a-t-il là une recherche, même maladroite, de la nature, avec un camp de nudistes ? Et aussi un parc d'attractions où les dauphins tiennent la vedette ? Un congrès écologique, très préoccupé des dangers du nucléaire, s'est tenu récemment à Mèze, sur les bords de l'étang de Thau, juste en face de Sète, la ville chantée par Paul Valéry et Brassens, d'où l'on pouvait voir nettement la forme de cétacé au ras de l'eau, du mont Saint-Clair ? Pourquoi se rapprocher de

cette gentille "baleine", plutôt que du Loup d'Agde, au paysage tout aussi superbe, et aussi proche de Mèze ? Rappelons que le mont Saint-Loup est basaltique, reste de la cheminée d'un volcan très actif dans la préhistoire, et éteint depuis... ? Les dauphins, la Méditerranée, le volcan... Quelle mémoire essaie-t-on de se dire ou de contourner ? Voir à ce sujet l'essentielle enquerre "vempirat".

reponsabilité (responsabilité) : du latin repons habilitatus, c'est à dire porte-parole officiel. C'est, de tout temps, celui qui est capable de décocher la flèche sans perdre son calme apparent.

parsonnalité (personnalité) : allusion à plusieurs hommes nommés Parsons, tout d'abord sir Charles Algernon, ingénieur anglais né à Londres, 1854-1931, inventeur, ou plutôt perfectionneur, de la machine à vapeur, à partir des travaux de Cugnot et de Watt. Le second est Lord Ross, astronome écossais du XIXe siècle, père du "Léviathan", le plus grand télescope à miroir unique métallique (1,08 m) jamais construit, installé à Parsons Town. Il parvint, le premier, à résoudre la nébuleuse du Crabe et on montra plus tard qu'il s'agissait du résidu de l'explosion d'une nova. Il y a sans doute d'autres Parsons, mais s'en tenir à ce nom, rien à voir avec le Dr. Parkinson, découvreur de la maladie du cerveau qui porte son nom.

buttoir : l'orthographe est exacte ! C'est un couteau de corroyeur, d'où on a tiré un outil de sculpture sur bois. Ne pas confondre avec le buttoir qui arrête les trains en fin de voie. L'argot "buter", qui signifie tuer, s'écrivait "butter" au siècle dernier, et ne veut pas dire qu'on envoie la victime dans les buts, mais qu'on lui flanque un coup de couteau, comme Ravailac le fit à Henri IV. Voir enquerre sur Berthold Schwartz, au sujet des maillotins.

drrière (derrière) : du vieux français, sans doute solognot, dérouhière, qui désigne une variété de charbonnière, c'est à dire de lieu où l'on fabriquait le charbon de bois. Le mot vient de rouvre, chêne (du latin robur, du gaulois dervo, irlandais daur, gallois derw), par une rencontre avec le francisque roden, défricher. Rappelons que la première métallurgie utilisait le charbon de bois pour fondre un mélange de minerai de fer et de stibine, en traces, comme réducteur auxiliaire et catalyseur, et obtenir ainsi une fonte cassante, que l'on réduisait en poudre pour la refondre dans des tours à vent, méthode qui équivaut à une coupellation.

L'image est celle de métallurgistes bûcherons, qui vont dans des forêts reculées, défrichent une clairière, y installent leur charbonnière et, en son sein, un atelier rustique de transformation du minerai. Gilles fait allusion à cette technique métallurgique ancienne pour faire comprendre que Vieux-roi mijote sur le groupe une alchimie noire, comme le charbon !

verrouyai (verrouillai) : du slavon ver-ou-you, "je crois fermement, j'affirme" ; du rouvre, déjà cité ; du sémitique beruya, entamer ; du latin verriculum, filet drague pour la pêche en mer ; verrucula, petite éminence, petite verrue ; de l'anglais rough weather, gros temps ; de plus ver-rou-yai évoque les couleurs vert, rouge, noir (jais), c'est à dire le passage du lion vert au lion rouge, mais avec un artifice, lié à la chlorophylle qui paraît rouge en lumière noire. Gilles fait allusion au fait que, de par sa foi véritable, il est capable de trouver des artifices, des moyens justes mais qui trompent les mages noirs, ces faux sages.

diablolique (diabolique) : du grec dia-ballô, traverser, divulguer, calomnier, brouiller. Le préfixe dia marque non seulement le passage à travers, mais la division en deux. Une des ruses habituelles du diable, dont le nom est aussi dérivé de diaballô, est une technique très précise : l'usage et l'ab-usage du "ou exclusif", en toutes circonstances, et même les plus savants s'y laissent piéger. Cette ruse est profondément ancrée en nous. Faites l'expérience, dites à quelqu'un : "Quel est le contraire du blanc ?" La plupart du temps, il vous répondra "le noir". En toute bonne logique, le contraire du blanc, c'est le non-blanc, ce qui laisse place à toutes les couleurs ! Mais cette idiotie, que nous dénonçons, va beaucoup plus loin, et est très perverse. Quel est le sens daltonien d'un monde en noir et blanc ? Quel est le sens de la beauté d'un appareil de télévision habitué à ne garder que le contraste, sans la couleur ? On finit par choisir un camp, alors qu'il n'y a pas de camp à choisir. Notons bien que deux êtres différents peuvent avoir une zone commune sans perdre leur différence. Les pères de l'Eglise ont lancé une très belle formule : "Union sans confusion, distinction sans séparation". Il serait urgent de la méditer face aux problèmes sociaux de notre temps, où affirmer sa différence rend suspect de rejet de l'autre, où l'on croit trouver une solution par le melting pot, par une déculturation qui n'engendre que des souffrances pour des êtres qui se retrouvent entre deux, si ce n'est trois ou quatre chaises. Il y a place à la fois pour la différence culturelle et

pour les échanges, sans confusion, entre cultures et communautés, ce qui serait la formule juste. Ce n'est pas parce que l'autre est différent qu'il n'y a pas de points communs, donc d'entente ; ce n'est pas parce qu'on se rencontre qu'on doit devenir tous pareils, uniformément, désespérément identiques, comme des objets sortant du même moule. Cette propension à tout penser en "ou exclusif" vient de Parménide, Platon, et de la logique d'Aristote mal comprise, c'est à dire d'une fausse philosophie grecque. A noter, pour ne pas tomber dans le même panneau, que d'autres Grecs avaient une pensée nettement plus riche et exacte. Et qu'il y a eu quelques idioties du même tonneau parmi les philosophes de l'Inde, on les connaît moins parce que leurs ouvrages ont été peu traduits. L'Alchimie, le Yi King, les arts martiaux, et aujourd'hui les sciences de pointe, basées sur la vraie logique mathématique, permettent de redresser la barre, et de ne pas utiliser mécaniquement le "ou exclusif" là où il faudrait le "ou logique", le ou/et. Il ne s'agit pas là d'abstractions, mais de toute notre vision du monde, de toute notre façon de percevoir et d'agir en relation avec ce et ceux qui nous entourent, à tout niveau. C'est donc d'une importance capitale. Ras le bol de se déchirer pour de vieilles lunes d'une fausse logique ou d'une logique incomplète que l'on croit achevée !

Nous allons développer quelque peu le piège en question. Prenons deux êtres distincts, A et B. Ils ont en commun quelque chose, mais non tout. Deux attitudes soufflées par le diable nous sont "proposées". La première consiste à refuser d'admettre la zone commune, et à s'exclure mutuellement. Nous appelons cela "faire le blaireau de base" (le chieur qui nous rase en coupant les poils du cul en 8, minimum). La seconde attitude consiste à nier également cette zone commune, mais a contrario, en voulant l'inclure absolument en un des deux participants. Ainsi, au lieu de "repousser" le problème, on le "gobe". Nous appelons cela "faire la mouette de service" (la chieuse qui finit par nous étouffer de bons sentiments, en fait, de tout son guano). Et l'âme humaine, poussée par le diable à osciller entre ces deux attitudes si remarquables, déboussolée, ne sait plus où elle en est. Notons avec humour que c'est magnifiquement décrit dans la chanson de Guy Béart, "Les grands principes, les grands sentiments", qui ne concerne pas que les femmes, certes ! Et qu'on ne nous dise surtout pas que le diable n'existe pas ! Le diable connaît parfaitement cette nuance du ou/et car, bien entendu, il a quelque chose de commun avec Dieu, et il le sait bien. En nous poussant au ou exclusif,

il nous mène par le bout du nez avec le manichéisme, pour nous masquer qu'il a effectivement quelque chose de commun avec Dieu. Son piège favori n'est-il pas, non de nous faire croire qu'il n'existe pas, mais que Dieu n'existe pas ? Le diable n'est pas un principe opposé de Dieu, il a quelque chose en commun avec Lui, mais pas tout ! Comme d'ailleurs l'homme avec Dieu.

Mais revenons à dia-ballô, pour voir que cette expression fait jeu de mots en grec, en gardant comme préfixe le dia de la traversée ou de la division, avec lêkythos, le flacon ; liknon, le van, la corbeille, celle par exemple des mystères d'Eleusis ; leichên, le lichen ou la dactyle ; leichô, lécher ; lykê, l'aube ; lykis, la petite louve ; lykos, le loup, ou l'esturgeon ; lychnos, la lampe, le flambeau. D'autres que nous ont abondamment traité des rapports entre le loup, animal d'Apollon, et la lumière. Rappelons simplement ici qu'il ne faut pas confondre loup ami et loup dévorant, vraie et fausse lumière, aube et crépuscule, lampe à éclairer et lampe à souder, mère du lance-flamme ! Ni la dive bouteille, avec sa bonne liqueur, et le flacon étiqueté d'une tête de mort. Ce que nous venons de dire du piège du "ou exclusif" n'est certes pas une invite à abandonner tout discernement : distinguer n'est pas exclure sauvagement. Il ne s'agit pas non plus de se laisser flotter sur le cotonneux nuage rose du new age, pour qui "tout est dans tout, et réciproquement". L'apôtre Paul presse d'ailleurs ses disciples à demander à l'Esprit Saint le don du discernement des esprits, comme le plus utile de tous.

corrigan (corrigeant) : bien sûr, c'est le korrigan ! Mais ce lutin des landes et des granits, que d'aucuns disent farceur, et les autres, méchants, nous invite à méditer sur ce qui se passe lorsque, par le jeu des migrations successives, viennent à se mêler des peuples aux racines linguistiques bien différentes ! Le korrigan vient du celte, et peut se rapprocher de l'irlandais corrguinech, littéralement "pointe qui blesse", surnom traditionnel du barde satiriste dont le rôle était, par ses "piques", d'empêcher le roi, ou quelque héros, de persévérer dans une connerie. Ce rôle est tenu dans les romans de la Table Ronde par le sénéchal Kai. Et, dans nos sociétés, par les caricatures des journaux, et certaines marionnettes à la télévision ! Il est utile, en soi bénéfique, à condition d'employer le don de satire à bon escient. Mais, dans l'Irlande ancienne, gare au "korrigan" qui aurait abusé de son pouvoir dans un sens destructeur !

Mais le mot pouvait être mal compris par des peuples de langue ligure, ou même germanique. Ils auraient entendu kar, la pierre ; rug, qui a donné à la fois la couleur rouge et le toucher rugueux ; ant. Ce dernier mot, selon les cas, renvoie à une négation, à quelque chose de brillant, à la notion d'augmentation, ou au flanc. Mais l'idée générale serait celle d'un être qui tient dans la main une pierre brute, rouge, donc chaude, une sorte de braise, et s'apprête à la lancer, encore et encore. Or de tels jets de cailloux chauds ont lieu, parfois, dans les phénomènes de poltergeists, sans, évidemment, que l'on puisse voir "qui" les lance. Le korrigan, alors, sera ressenti comme un être essentiellement malfaisant, qui lance la pierre et cache la main.

Notre lutin nous donne un bon exemple de confusion pataouëtante, mais il en est d'autres ! En français, "blesse" signifie "inflige une blessure, une plaie" ; en anglais, le même son "bless" veut dire "bénis, donne une bénédiction". Même en connaissant, intellectuellement, cette homophonie critique, quel français n'aura pas frémi intérieurement en entendant : "God bless you !", "Dieu vous bénisse !", n'aura pas redouté que cela résonne comme "dieu te blesse" ? Et quel anglais n'aura pas ressenti les français comme d'affreux masochistes, assimilant la blessure à une bénédiction ?

s'agissait (s'agissait) : de l'occitan agusat, sourdre, comme une source. Et non pas aiguïser, voir le korrigan !

jeus (jeux) : allusion à l'interjection narbonnaise "Cheuss", "ça alors !", survivance d'un appel à Zeus.

sientifiques (scientifiques) : du chinois tsien ti fao, développement cela nourriture ; ou tsien ti fong, fong signifiant abondance ; ou de l'espagnol sien tisa feçador, celui qui imprime (comme un composteur) sur sa tempe, à la craie.

en core (encore) : de l'anglais en core , vers le trognon, le noyau de la terre ou le coeur d'un problème ; ou bisser, lors d'un spectacle.

tymbales : composé à partir du grec tympanion, tambour ; et tymbos, sépulture, tombeau. Allusion aussi à "timber !", cri de bûcheron qui prévient que l'arbre coupé va tomber.

assis (aussi) : de l'égyptien Assiut-Sis. Siut (plus tard Lycopolis, ville des "loups", ou plutôt des chacals), ville consacrée à Anubis, l'accompagnateur des âmes, près de Hounou, dans le nome de Khout n'Aten, actuellement Tell Amarna, capitale d'Akhenaton. Sis, Sinis, ville près d'Abydos, capitale de Menna, premier roi de la première dynastie. Abydos est l'une des cités sacrées de Ouser, Osiris. Il faut encore remarquer que Hounou renvoie au pharaon Ounas, qui fut le premier à faire écrire en hiéroglyphes, dans sa pyramide, de très larges extraits de ce qui deviendra plus tard le "Livre des Morts". Jusque là, on n'inscrivait que de brèves et discrètes allusions. Son nom vient de Oun, exister ; de ou-nefer, une des épithètes appliquées à Osiris. Nefer, de nef, souffle, est le principe qualitatif, à la fois physique et pnevmatique, vitalisant, permettant la croissance et l'expression du souffle. Le rapprochement d'Assiut et de Sis renvoie au croisement des symboles exprimé par l'attitude rituelle du pharaon, bras croisés sur la poitrine, une main tenant le crochet du berger, qui rassemble, l'autre, le chasse-mouches, qui éloigne Belzébuth. Notons qu'au temps de Ounas et de Menna, le pharaon est un roi proche de son peuple, qui n'a rien à voir avec l'imagerie diffusée par les égyptomanes, celle, hiératique et figée, de la tardive dynastie des Ramsès, qui ne concevait le pouvoir que comme un éloignement surplombant. Ils se sont voulu ressembler aux statues des anciens pharaons, mais avec un contresens fatal : les représentations rituelles du pharaon impassible et assis devaient se comprendre comme le regard à la jonction juste du ciel et de la terre ; l'erreur, et même l'hérésie des Ramsès fut de les percevoir comme en fuite, vers l'occident lointain, et de concevoir l'horizon comme appartenant à l'espace du seul ciel. cette juste jonction entre ciel et terre se retrouve dans d'autres traditions. En particulier, c'est, dans l'art roman, byzantin, et d'abord arménien, l'octogone qui permet de passer du cube de la croisée du transept au cercle de la coupole. C'est la présence de cet octogone qui permet d'éviter le jeu de mot "cube-boule", Cybèle. Voir à ce propos l'enquerre "vampirat".

En hébreu, "assis" renvoie à assir, prisonnier ; Assos, port de Mysie (ce n'est pas loin de la Phrygie). Mais, si on le fait précéder du H de la vie, il devient le Hassid, le fidèle. Voir l'enquerre sur bara.

En arabe, c'est le prénom Aziz. Ici, il y a un clin d'oeil pour Lovecraft, et son affreux arabe dément Abdul Aziz, auteur de l'indicible

et sombre livre du Necronomicon, conservé dans les fonds secrets de la bibliothèque de la Miskatonicque université d'Arkham la Maudite, où l'on étudia, en grande terreur, les derniers surgissements de la bête immonde ! Précisons que ni Arkham, ni le Necronomicon, ni Abdul Aziz n'ont jamais existé ailleurs que dans l'imagination de ce talentueux romancier, et cela malgré le canular élaboré, il y a quelques années, par de facétieux étudiants américains. Et que nos amis arabes, qui n'écriraient jamais de telles magies opaques, même s'ils portent le prénom d'Aziz, nous pardonnent !

Enfin, as six six, au XVIIe siècle, résumait la formule de la poudre à canon. Voir enquerre Berthold Schwartz.

française, lors (française, lors) : allusion tout d'abord à lord Francis. Il n'y en a qu'un de connu, Francis Bacon, de Verulam (près de Londres), 1561-1626, conseiller de la reine Elisabeth I. Entre autres, il a voulu mener une recherche scientifique "indépendante du principe d'autorité". Jusque là, rien à dire. Les choses se gâtent avec sa théorie de l'induction logique, et deviennent carrément blettes et glauques avec son "Novum Organum", ouvrage philosophico-pseudo-alchimique. Avec sa "Nouvelle Atlantide" (tiens donc !, voir enquerre "vempirat"), il remet à la mode l'idée qu'on puisse concevoir abstraitement un ordre social, meilleur que l'existant, et l'appliquer ensuite, de gré ou de force, aux populations. C'est d'ailleurs lui qui traduit le "Politeia" de Platon avec le titre "Respublica". Une rumeur persistante à la fin du siècle dernier voulait que Shakespeare n'ait, soit jamais existé, soit, simple comédien, été trop bête pour écrire ; et que le véritable auteur de ses chefs d'oeuvres ait été lord Francis Bacon. De nos jours, cette fantaisie n'est plus soutenue que par de rares originaux, dans les milieux universitaires, du moins. La meilleure réfutation vient de l'humoriste Bernard Shaw : "Shakespeare n'a jamais existé, et toutes ses oeuvres ont été écrites par un autre homme, qui s'appelait également Shakespeare" ! Quand à lord Francis, il finit destitué de son poste, après une grave accusation de vénalité, de corruption, quoi ! mais ses idées ont sans doute été l'une des sources de la dictature de Cromwell, et des illusions féroces des jacobins, durant la révolution française. Par contre, attention au pataouète, il n'a rien à voir avec les jacobites anglais, partisans de Jacques Stuart. Encore moins avec Jacques de Molay, qui le précédait de plusieurs siècles ! Nous précisons, car on entend, parfois, de telles sornettes courir sous les

halliers, autour du pot et de la planche (de bois) ! Bref, dans les bistrots et autres lieux où l'on distille généreusement la salive.

Mais cela dérive aussi de l'anglais *fancies*, *fantaisies*, *imagination*, *caprices*, *luxe exorbitants* ; *to be fancied*, s'imaginer ; *fancy low*, mugir de manière fantaisiste (en d'autres termes, faire le boeuf de base) ; avec des variantes possibles sur *lost*, abandonné ; *law*, loi ; *lorth*, être plaisant à contrecœur.

engueler (engueuler) : de l'espagnol *engullir*, engloutir.

atribué (attribué) : de *âtre*, foyer, four ; et *buée*, donc nuage de vapeur. Fait jeu de mot avec "atribuné", allusion à l'allemand *buna*, coutchouc synthétique inventé durant la dernière guerre mondiale. En d'autres termes, quand ça brûle, ça pue. D'autre part, on peut lire *atribué*, avec le *a* privatif, donc éjecté de la tribu.

audiance (audience) : du latin "*de audi anceps*", entendre ce qui a deux têtes, qui est équivoque, à double sens, douteux, scabreux, en situation critique ; ou "*de audi acer*", entendre ce qui fait une impression vive sur les sens et l'âme, qui est énergique, zélé, irritable, dur.

dans amplifier (à remplir) : du latin "*de ansâ ampliare*", élargir ou accroître la poignée, ou l'attache ; mais aussi accroître ce qui est amené par l'occasion, si ce n'est l'ajourner. Mais aussi de l'anglais *dean sample hear*, le doyen (chef du chapitre des chanoines) écoute l'échantillonnage.

déseparées (désespérées) : du latin *de saepe rê*, de la chose fréquente ; de *saepire*, entourer, enclore, préserver, garantir, assurer. Et de l'anglais *decease heap per eight*, le défunt entasse par paquets de huit. Ici, allusion au G7, réunion des 7 pays les plus riches, plus la Russie qui les a rejoints, et avec qui cela devient le G8. Mais aussi *decease operate*, faire le mort, comme au bridge.

continuer (continuer) : tout d'abord, du latin *cum tinnire*, parler ensemble sur un ton aigre, en criant, en babillant, en gazouillant ; faire ensemble sonner l'argent pour s'acquitter de ce qu'on doit. Allusion, bien entendu, au mode de langage subliminal, à double sens, comme au ton des conférences politiques ; mais aussi à la dette mondiale et quelques autres trous célèbres. Voir aussi l'enquerre "*continâmes*". Enfin, en anglais, le

continuer est le responsable de la permanence des spectacles ; et continua (continuum au pluriel), une série continue d'éléments, passant continuellement de l'un à l'autre.

soudian (soudain) : en bonne vieille géographie, on pense tout de suite au Soudan. Il faudrait y ajouter l'Arabie Saoudite (qu'on disait autrefois saoudienne), et la Sogdiane, qui se partage à l'heure présente entre l'Iran, la Russie et l'Afghanistan. Le décor islamiste est planté. En grec, on lirait seu dianome, "ou par distribution d'argent" ; en latin, sub Dianâ, sous, ou par Diane, dont l'emblème est le croissant de lune. Y aurait il une influence cybélienne en terre d'islam ? Remarquons qu'elle serait, en ce cas, indirecte, par financement et conseils. Pensons aux terres qui ont abrité des déesses abusives, ça et là, un peu partout sur le pourtour méditerranéen. Toujours en latin, (esse) sudi an, "est ce que, par hasard, il n'y aurait pas un pieu, un épieu, une pointe, une épine ? (il est de bonne grammaire latine, de sous entendre "c'est" ou "il y a")

En anglais, soundian, c'est le sondeur, dans le vocabulaire nautique ; sound dye, une teinture profonde , le terme s'emploie aussi pour quelqu'un de sain de corps et d'esprit ; dyan, c'est le coloriste, ce qu'on aurait autrefois appelé le tingeancier. Ce qui, tiens, évoque un autre pays, la Tingitane, l'actuelle Mauritanie ! On pourrait enfin le rapprocher de l'italien sue di anno, à soi, de l'année.

bine (bien) : certes, on peut toujours biner son jardin, ça fait partir les mauvaises herbes ! Mais ne restons pas sur cette première lecture. En latin, bine signifie deux par deux, et binio, le 2 au jeu de dés. En anglais, bin, c'est la boîte, le coffre à pain, la huche, toute sorte de contenants, jusqu'à la... poubelle ! Enfin, en hébreu, binah est la première "feuille" de l'arbre séphirotique, sur la colonne de rigueur, et signifie "sagesse, intelligence".

fourmilère (fourmilière) : du latin for-miles-arius ; le suffixe arius indique une fonction, une relation ; la racine for miles se compose de for, prophétiser, et miles, les soldats ; ou milia, les milliers, c'est à dire le grand nombre ; ou encore miluus, le milan, l'homme rapace. L'expression signifie "je prophétise, à ceux qui constituent les armées, à ceux qui organisent les masses, à ceux qui se font rapaces."

Mais aussi de l'anglais four miller, les quatre meuniers ; four miler, les quatre borneurs-arpenteurs. Qui sont donc ces quatre ? Il y aurait une réponse à chaque niveau évoqué dans ce chapitre. La construction n'est pas aussi simplette qu'elle voudrait bien le laisser croire.

burre (bure) : ah, qué bourroun ! en occitan : quel âne ! Mais il n'est pas si bête, si c'est l'âne de Balaam, qui voit l'Ange avant son corniaud de prophète chébou de maître ! Et ne sait-il pas jouer, selon les lieux, de la harpe ou de la vielle, notre âne musicien ? N'était-il pas l'un des témoins de la naissance du Christ, dans la grotte de Noël ? N'a-t-il pas porté le Maître sur son dos, et déjà, en préfigure, le roi David ? Les vieux, à la veillée, disent que c'est pour ça qu'il porte sur le dos une grande croix de poils plus sombres, en remerciement de son humble docilité. Dès l'époque sumérienne, notre quadrupède était renommé pour sa grande sagesse. Un peu obstiné, peut-être ! Mais c'est qu'il se souvient, lui, quand les hommes oublient ; et qu'il voit, certains jours, mieux qu'eux, ce qui se plante sur le chemin. Le moyen âge le fêtait une fois l'an, et n'hésitait pas à le coiffer, entre ses longues et douces oreilles, de la mitre de l'évêque. Et ce n'était ni moquerie, ni paganisme, ni blasphème. La preuve, l'évêque lui-même, et tout aussi mitré, n'hésitait pas à conduire la procession dans les rues de la ville.

Mais, en latin, la burra est aussi la rousseur, de poil ou de cheveux. Nous savons bien, les rouquins... Poil de Carotte... Allez donc plutôt voir la légende irlandaise de Cuchulain, ou, dans le "Yvain ou le Chevalier au Lion", de Chrétien de Troyes, le personnage d'Esclardos le Roux, gardien de la fontaine de Barenton. Et, en botanique, la burre est la bardane, une drôle de plante, dite Oreille de géant, ou Gratteron, et, ailleurs, Pignolo ou Peigne à loups. N'allez pas croire, elle est médicinale ! Son nom savant, arctium, vient du grec arctos, l'ours, tout comme le roi Arthur. N'allez pas la confondre avec la Badiane, l'anis étoilé. Mais elle aurait une petite soeur, dite aussi Gratteron, l'Aigremoine. Humble et utile, comme l'âne, tout cela !

mias (mais) : en espagnol, cela veut dire "les miennes". Mais en égyptien, mi-a, c'est la chatte, mi-ou, le chat : et n'oublions pas que c'était le gardien des temples et du foyer. En akkadien, mesh-shar était le surnom du roi Gilgamesh, mais les poètes nommaient ainsi, à la belle époque de

Sargon d'Aggadé, son ami Enkidu. En grec, enfin, apo mias signifie "d'une voix unanime".

a contrio (a contrario) : en latin, cum trio, avec un boeuf de labour ; en espagnol, cuntrillo, c'est la herse qui sert à battre et à dépiquer le blé. Tout ceci nous indique un mouvement "en boustrophédon", dans un sens, puis dans l'autre. C'est le mouvement de celui qui laboure un champ. Et aussi de certaines écritures antiques.

qund (quand, lorsque) : du gothique qund, voir l'allemand kunst, jeu.

tout ne (tout en) : en égyptien, ne se représente par deux lances croisées devant un bouclier ovale et signifie l'énergie qui alimente l'univers. Cela renvoie à la couleur du sang, donc de la vie, et à la couronne rouge du royaume du sud, pays de Seth, le feu. C'est la force desséchante qui amène la soif, mais la soif n'est-elle pas ce qui rappelle à l'homme de s'abreuver aux sources vives ? Quant à out, c'est la délimitation, ce qui prend volume, le germe de l'incarnation, la potentialité des organes et des fonctions, et tout, la fixation matérielle de l'image totale dans laquelle out s'est déterminé.

liason (liaison) : Iason est, bien sûr, l'Argonaute Jason, en quête de la Toison d'or. Mais le lias est un terrain du Jurassique (eh oui, le temps des dinosaures !), de liais, calcaire bleu, dur, au grain très fin. Lias-son serait ainsi le fils du Lias ou du liais. En grec, lian signifie trop, beaucoup. En espagnol, liar se, se rouler, se casser sa pipe, s'enfuir ; et liarso, péteux, couard.

repiut (reprit) : du latin ut reprimere, pour se calmer, pour faire un retour au calme ; et, très accessoirement, pour réprimer. En argot, c'est le fameux : "on se calme !"

chapitre 13 :

oppression (oppression) : de l'espagnol obra-presio, oeuvre-prix, allusion à l'émulation qui est faite par les primes, dans certains corps, pratique très pernicieuse, parce que ça empêche de voir le politillos système, et met en double lien entre sa conscience et son porte-monnaie. C'est le début de l'oppression dans un système politique cybélien. A ce propos,

rappelons que la police, dans son acception actuelle, a été inventée par Richelieu, développée par la révolution française qui lui applique ce nom en 1790, perfectionnée par Napoléon, le tout sur le modèle des "gardiens" de l'utopie platonicienne. "Mais qui gardera les gardiens ?" Auparavant, le "guet" était le fait de milices municipales, une sorte de service militaire communal, dont les hommes étaient responsabilisés par le fait qu'ils émanaient de la cité qui leur confiait cette fonction de protection. Ils avaient pour tâche de déceler le moindre début d'incendie, de neutraliser les voleurs et les assassins, de monter la garde au rempart en temps de guerre. C'était un corps analogue à celui des pompiers, avec des compétences plus étendues. Rappelons que c'est le 9 janvier 1800, donc juste deux mois après son coup d'état (9 novembre 1799 = 18 Brumaire) que Bonaparte retire aux municipalités le droit de nommer les commissaires de police.

entre (antre) : quelle invitation !

philosophale (philosophale) : du grec philomêlia, rossignol, celui qui chante la nuit ; philomousia, amour des Muses, ce qui renvoie à l'art d'Apollon et d'Hermès ; philomochthos, laborieux, celui qui oeuvre, qui aime travailler sa terre alchimique ; philomorphês, amour de la beauté, celui qui tient compte avec amour de la forme que prend l'oeuvre dans toutes ses transformations ; sophale renvoie à sophia, qui, étymologiquement, en grec, n'est pas une "sagesse" désincarnée, mais un truc, un tour de main de métier.

desz (des) : lire DZ, ce qui, bien sûr, renvoie à celle des parachutistes, c'est à dire la zone sur laquelle ils essaient d'atterrir, c'est donc la science du saut, avec tous les jeux de mots alchimiques sur le sot, le sceau, le saut, le seau, etc., répartis sur quelques chapitres. Mais c'est aussi, phonétiquement, la science des aides, des grands frères aînés, ceux qui ont trouvé le chemin avant nous. Et, sans changer de registre, la science des Z, anciens de l'X (Polytechnique). Le son DZ renvoie aussi à l'initiale de Zeus, qui se prononce dzeuss, génitif diou. C'est l'accentuation grecque de l'indoeuropéen Dyu, qui est le nom de Dieu, le Lumineux. Le Z ne dessine pas un quelconque éclair, c'est l'initiale de la vie, en grec Zoê.

implusions (impulsions) : en latin, impluo, il pleut ; tomber en pluie ou comme une pluie. Rappelons que, dans les climats secs autour de la

Méditerranée, la pluie est gage de vie, et symbole de la bénédiction divine.

vieilleurs (veilleurs) : cela ne signifie pas l'âge des anges, mais leur aisance dans l'art de musique, le jeu de la vielle.

pronçai (prononce) : du castillan *pro runsar*, verbe construit à partir de *el runzal*, la longe du cheval ou du faucon pour la chasse. Allusion, dans le monde spirituel, à l'obéissance et au dévouement, dans le panache, du légionnaire français, *mutatis mutandis*.

veu (voeu) : c'est le cri de l'Aigle dans le texte grec de l'Apocalypse. Or, l'aigle est symbole de résurrection, on lui attribue dans la légende les mêmes pouvoirs de régénération que ceux du phénix ; et de contemplation, puisque c'est l'oiseau qui peut regarder sans crainte le soleil en face. On ne comprend pas par quelle aberration les traducteurs de la Bible se sont crus obligés de faire, tous, le même contresens, qui vaudrait un zéro pointé à un collégien, et de faire crier à l'aigle : "Malheur ! Malheur !" En grec, la lettre *v* n'existe pas, mais il arrive que le *y* se prononce *v*, et c'est le cas ici dans le redoublement du *ey*, qui signifie un cri répété, à entendre *veouveouveou*...ce qui est, d'ailleurs, réellement, le cri d'un aigle. Or *ey* signifie "bien, heureusement, tout à fait". Quant à *eya*, transposé en *évoé*, cri des Bacchantes, c'est une onomatopée de louange à Dionysos. Ce cri n'a pris une nuance douteuse que dans les régions où le culte de Cybèle s'est entrelacé à celui du dieu du vin. Si l'on voulait, donc, vraiment donner une traduction de ce cri de l'aigle, au lieu d'y voir simplement un signal de résurrection possible, ce serait : "Tout est accompli, bien et parfaitement accompli !" Notons la coïncidence avec l'occitan où, si l'on répond *huy* au lieu de *oc*, c'est pour ajouter la nuance : oui, parfaitement. Nostradamus serait-il le meilleur traducteur de ce verset biblique, quand il écrit dans sa "lettre à Henri second" : "et avant iceux advenements aucuns oyseaux insolites crieront par l'air, *Huy, Huy*, et seront apres quelque temps esvanouys. Et après que tel temps aura duré longuement, sera presque renouvelé un autre regne de Saturne, et siècle d'or, Dieu le Createur dira entendant l'affliction de son peuple, Satan sera mis et lié dans l'abysme du barathre dans le profonde fosse : et adonc commencera entre Dieu et les hommes une paix universelle, et demeurera lié environ l'espace de mille ans".

goutes (gouttes) : lire "goûte !" ou , comme en germanique, gut, gud, good, bon.

donjc (donc) : en espagnol (populaire) "don chkun" (le second mot est un des héritages arabes) signifie "ce con là !", avec la nuance non pas du roi dec., mais du "comte" dec., un rang en dessous, le don espagnol étant l'équivalent du sir anglais.

d'arnormal (d'anormal) : du germanique arn, aigle ; orm, force des reins (qu'on retrouve dans wardan, garder, protéger ; hrom ou hlod, gloire au sens non de gloriole mais de "lumière de gloire") ; ald, ancien, noble. Il y aurait aussi une allusion à horn, la corne, symbole de puissance, et gobelet à boire, surtout les liqueurs sacrées, bière ou hydromel. On pourrait traduire par Noble force des reins de l'Aigle, noble griffe de l'Aigle, noble gloire de l'Aigle. Cet Aigle est, bien sûr, celui que nous avons entendu chanter "veu", ou "Huy", et n'a rien à voir avec l'emblème napoléonien ou romain. Une des manoeuvres favorites de qui veut confisquer le pouvoir, dans un esprit douteux, est de s'approprier des symboles sacrés et lumineux, en les détournant de leur sens réel et profond. On a vu ce genre de choses il n'ya pas si longtemps... Que faire ensuite, si le poison est tel que toute mention du symbole ne ramène plus à la conscience immédiate que les dernières sinistres frasques de l'un ou l'autre de ces usurpateurs ? Comme a dit un jour l'Adepté Jacques à l'auteur : "Ce n'est pas parce qu'un chien galeux pisse sur un réverbère, que celui-ci lui appartient !"

façina (fascina) : rien à voir avec la hache des licteurs romains, c'est du gothique, qui signifie "étendard". Par extension, le mot désigne le lieu où chaque famille fichait sa lance, portant sa marque, en entrant dans la thanga, l'assemblée annuelle, pour annoncer sa présence. Les conflits, dans la thanga, devaient se régler par la discussion et jamais par les armes, même en cas de guerre entre clans. C'est le thing des peuples nordiques et saxons, qui est à l'origine de la vraie démocratie européenne. On retrouve le même terme dans le vulcina étrusque et le vulspina ombrien. Ce type d'assemblée existait aussi chez les Celtes, et au moyen âge où elle se nommait cort, d'où les cortès espagnols et la "cour", du roi Arthur par exemple, annuelle aussi.

celu-ci (celui-ci) : du grec keleukos, chemin, voyage ; keleusis, chant des rameurs, pour le voyage maritime. Et de l'espagnol chaleco, actuellement gilet, anciennement cote de maille.

pousuivis (poursuivis) : de l'espagnol posada, auberge ; et seguir, suivre. Mais quel aubergiste faut-il suivre ?

attéré (atterré) : du grec attique téréô, surveiller, garder, observer, pratiquer, épier, remarquer, prendre garde que, se garder ; et ate, comme, attendu que, en tant que, qui que tu sois, celui qui. Mais aussi de l'espagnol alta, bulletin de sortie, hôtel.

enteignit (éteignit) : de l'espagnol entallar, sculpter, graver, ciseler, ajuster à la taille. Mais on peut lire aussi, en français, "en teignit", de teindre, ce qui ramène à l'espagnol teinir, prononcer teignir, teindre ; taner, prononcer tagner, jouer d'un instrument, sonner des cloches. L'ensemble de ces nuances évoque le fait de frapper la simandre, bois sonore, pour annoncer le début d'un office dans les monastères orientaux chrétiens. Cet instrument existe aussi dans certains monastères bouddhistes d'extrême orient.

paratagèrent (partagèrent) : de l'occitan paratge, qui désigne le style de vie élégant et courageux de la société des XIe et XIIe siècles. Allusion à la quête du Graal.

contemplation (contemplation) : de l'espagnol come tam, viens donc, avec une nuance de suggestion, d'invite, plus que d'impératif ; come tal platio, mangez donc à ce plat. On peut lire aussi comes (compagnons) de "templation", allusion au château du Graal dans le "Parsifal" de Wolfram von Eschenbach, où les chevaliers gardiens du Graal se nomment templaes ou templates. On y a vu, avec raison, une allusion aux Templiers, qui avaient la garde des Lieux Saints à Jérusalem, à cette époque. Ceci n'autorise en rien à délirer sur l'ordre du Temple et sa disparition dramatique. L'ordre a été régulièrement dissout, et non mis en sommeil. Aucune des soi-disant résurgences templières modernes n'est légitime. Comme le disait Papus, avec humour : "Ces ordres là n'ont d'armes que la fourchette !"

chapitre 14 :

Tan pis (tant pis) : du chinois tan, cinabre ; peou, lié à la dialectique entre surgissement et explosion ; si, dialectique entre poursuivre et arrêter.

En sus : en akkadien ensou, de Anu, ciel et sou, gîte ; contraire de apsou, l'abîme.

permanence (permanence) : en espagnol, per mansa signifie "à travers son calme, sa douceur, sa docilité, son apprivoisement". Mais cela fait jeu de mot avec manza, pomme, camomille ou vin nouveau. Rappelons que le pays des Pommes, qu'il s'agisse d'Avallon, des Hespérides, ou d'autres lieux, est la terre d'immortalité. Et aussi avec mancha, tache, souillure, tavelure ou marée noire ; manca, incomplétude qui mène au vol et à la mendicité ; manga, manche du vêtement, tuyau d'arrosage, fusée d'un essieu de roue, collet de chasse, manche de pêche, chausse, chaussette pour filtrer, trombe d'eau.

En latin, la racine manc... renvoie à l'idée d'une acquisition solennelle. En vieux français, la mance, du latin populaire manicella, manicula en bas latin, est devenue la mancelle, courroie qui joint le collier du cheval avec chacun des limons (ou bras) d'une charrette. Quant à la manse, c'est le territoire qu'un seigneur donne à cultiver, c'est en théorie la surface que peut cultiver une famille, avec beaucoup de variantes en pratique. En grec, cela renvoie à per menteia, qui concerne les oracles, les prophéties ; et à manikos, fou furieux, dans le sens où les héros, pris de la "fureur héroïque", entraient dans un état de conscience différent, hyperlucide et hypercourageux, plus qu'utile durant le combat, mais qu'il était nécessaire de calmer ensuite. Voir la légende irlandaise de Cuchulain, pour ce faire.

corps sudain (soudain) : corps qui sue. Notons quelques plantes sudorifiques et dépuratives, la bardane, la bourrache, le sureau noir. L'ensemble des propriétés médicinales et de la symbolique de ces simples renvoie à une partie très précise du troisième ouvrage en voie brève, donne aussi les moyens d'éviter une bévue, ou de la rattraper, si nous comprenons bien cette symbolique.

bara : à propos des citations de saint Paul. La Genèse commence en hébreu par les mots BERESHIT BARA AELOHIM... Le verbe bara, traduit, en général, par "créer", est tout à fait particulier en langue hébraïque. Personne ne

connait son sens exact, mais nous pouvons l'approcher par trois constatations. Tout d'abord, *il ne peut avoir comme sujet que Dieu* : bara est l'acte divin par excellence. D'autre part, chaque fois que Dieu "bara", il donne à la créature, toute créature, que nous la classions ou non dans le vivant, dans le visible ou l'invisible, il introduit dans la création, un surcroît de liberté ; on peut donc dire, selon le mot très fort de Paul Nothomb, que ce verbe *n'a aussi qu'un seul complément : la liberté*. Enfin, comme les voyelles ne s'écrivent pas en langues sémitiques, sauf le A et le I qui sont des semi-consonnes, il faut lire : BRASHIT BRA ALHIM. On voit immédiatement que BRA, bara, est contenu dans bereshit, dont il forme le début. Ce qui est essentiel dans cette lecture, ce n'est pas que la Bible commence par la seconde lettre, Beth, et non par la première, Aleph, qui ne vient qu'au troisième mot, mais bien que *tout commence par le don d'une fondamentale liberté*. Et même, par le redoublement, une liberté de liberté. La manifestation de Dieu ALHIM, vient seulement ensuite. C'est l'annonce, dès les premiers mots du Livre Saint, de la relation que Dieu entend avoir avec sa créature, de personne libre à personne libre. Mais il y a plus, dans le nom même de Dieu, ici. AL signifie Lui ; IM, eux ; H, vie . Le nom de Dieu est ainsi "Lui vie Eux", annonce très évidente de la Tri-unité divine, un seul Dieu vivant en trois personnes, comme le dit le singulier de AL, le pluriel de IM et le H qui nous permet de compter trois mots en un. *Toute la révélation est contenue dans ces trois mots qui, rappelons le, ouvrent le Livre*. Toute la théologie en découle.

Or, la façon dont l'apôtre Paul, dans les passages évoqués, parle de la responsabilité de l'homme, nous suggère qu'il faut prendre dans un sens très fort l'adage théologique classique selon lequel l'homme est appelé à être co-créateur avec Dieu. Il ne s'agit plus seulement d'une responsabilité de gestionnaires ou de jardiniers. Mais, par le pouvoir de lier et de délier que le Christ transmet à ses disciples juste avant Son ascension, *l'homme aurait alors reçu la capacité de devenir co-sujet du bara, avec Dieu*.

désabiller (déshabiller) : en espagnol, de sabillar, expression qui exclut toute nuance perfide, et vient de saber, savoir. Desaber serait donc désapprendre. Sabio est le savant, desabio celui qui se "désavante", non qu'il perde son savoir, mais parce qu'il en met les articulations inconscientes, les processus, à nu, pour les rectifier au besoin. L'infixe

illado, celui qui est habitué à, introduit ici une nuance de douce ironie. Tout ça, c'est l'équivalent de : "fais toi ton solve".

predre (prendre) : de l'espagnol pre decir, prédire. Allusion à un travail dans les échos musicaux, analogue à celui d'un réaccordeur, pour que la harpe alchimique de Gilles sonne juste.

PLius (plus) : PL est, bien sûr, la pleine lune. Mais c'est aussi une allusion à un sel complexe, le Thiono-iodure de phosphore et de lithium.

pemanente (permanente) : allusion aux langues des Indiens des plaines, sioux, cheyennes, dont, à notre grande honte... nous ne pouvons dire plus de ces langues.

chapitre 15 :

pasiblement (paisiblement) : en français, renvoie d'abord à paisiblement et impassiblement. Allusion au passum latin, le pas, qui mène ici au stibos grec, le sentier, la voie. Laisser à l'oeuvre suivre les voies de la Nature. On aurait aussi une allusion, en égyptien, à Pasab, Chacal, donc Anubis, fidèle compagnon qui accompagne l'âme dans son voyage nocturne.

ni'une (ni l'une) : Voir légende de Créuse et Ion, une des rares histoires grecques qui se termine bien. Il y a aussi un jeu de mot avec la lune, qui renvoie, dans ce cas, à un petit particulier très intéressant, mais qui peut déboucher sur une voie très dangereuse.

chapitre 16 :

essntiellement (essentiellement) : de l'allemand essen, manger. Allusion à la nourriture carnée et à la nourriture lactée. Voir le Livre, pour se dépêtrer canoniquement de cette histoire.

petis (petit) : du latin petus, appétit. Il en faut pour manger !

la (le) : allusion, premièrement à, bien entendu, le maître (magistère) ; deuxièmement, le mètre, ou le métronome ; troisièmement, l'émettre ; et, enfin, le la, note de musique, diapason.

famillial (familial) : du latino-grec fama illa al(s) : ce sel réputé.

decendu (descendu) : de decem, dix, qui sert de préfixe à tous les mots composés à partir de dix. Allusion à la règle alchimique canonique du dix. Descendu dans le parking : jeu de mot avec park king, jardin royal, en anglais. Allusion évidente à la chanson d'enfants : "J'ai descendu dans mon jardin..." Attention !!! Dans notre voie brève, on n'y cueille point, mais on y accueille le rhô marin, c'est à dire le secourable ami de l'homme, le dauphin.

Galdys (Gladys) : du grec gala, lait, et dys, du verbe dynô, s'enfoncer, revêtir. Allusion à s'engager avec résolution dans la voie lactée.

guerre (guère) : comme le nom l'indique. Soyons plus précis : il n'y aura plus de guerre !

réamorçai (réamorçai) : le vrai amour (amor), mais aussi le petit rémora, qui peut, hélas, parfois, être aussi le remords.

formiôdable (formiôdable) : lire à haute voix.

dy (du) : voir Galdys. C'est aussi le dy de dynameis, la dynamique.

chapitre 17 :

enthousiame (enthousiasme) : contient l'anglais thousand, allusion au fait que les gendarmes sont notés en partie selon le nombre "moyen" de verbalisations qu'ils effectuent. Allusion aussi au thios, le soufre, de couleur jaune ! Ils cherchent donc ici l'hurluberlu de service ! Avec une belle confusion sur toutes les nuances du jaune...

tracasant (tracassant) : en espagnol, acaso, peut-être ; tragar, avaler, croire, engloutir.

d'insiter (d'insister) : in siter, dans le site, le lieu, dans la cité. Il manque la s, et il existe un jeu de mot entre la s et la c, on est lassé, et la s va s'insinuer.

conemnçaient (commençaient) : lire "connement c'est".

celles de nous (celles que nous) : en lisant à haute voix, on s'aperçoit que les culs serrés font ch. le monde ! En verlan, on trouve le noukel, le nougat, qui n'est pas plus aimable, bien que désignant une bonne pâte.

qu'il (qui) : outre le kil de rouge, peu compréhensible ici, il y aurait une allusion au khôl, qui sert à la fois de fard pour les yeux et de collyre.

acacia : plante hautement symbolique, et depuis longtemps. On en a fait un symbole de l'immortalité. Si, jardiniers, vous avez eu la "chance" de cultiver votre lopin à côté d'un bosquet de ces arbres (que vous soyez français, hindou, yéménite, éthiopien, syrien, libanais, ou américain), vous nous avez compris ! Ca a de la vigueur, cette plante ! Ca pousse des rejetons partout ! Remarquez, pour empêcher l'érosion et la désertification d'une terre pauvre, c'est génial ! Et si un voisin querelleur s'imagine vous priver d'ombre fraîche en coupant le tronc, peine perdue ! Il va repousser vaillamment, et rapidement, juste à côté de la souche. Mais de quel acacia s'agit-il ? Tous ont la même propension à pousser, quoi qu'il arrive.

Comme on en dispute aimablement depuis quelques siècles, nous avons mené une petite recherche botanique et langagière sur ce thème. La fameuse discussion s'est beaucoup appuyée sur l'engouement du XVIIIe siècle, retrouvant une Egypte mythique et une Rome tout aussi reconstruite dans les têtes, à partir des découvertes archéologiques et des récits de voyages qui enthousiasmaient, c'est compréhensible, les beaux esprits. Mais, auparavant, tous les métiers parlaient de la Grèce, avec respect et admiration. C'est donc par la Grèce, dont les mythes ont si fortement influencé notre culture, que nous avons commencé notre enquête, laquelle nous a conduits dans le monde entier.

Le c français se prononce soit k, soit s. Mais les mots français dérivent de langues plus anciennes, et quelquefois fort étranges pour nous, quand nous suivons la trace des transformations qui aboutissent à

notre prononciation. Eh oui, quand un mot passe d'un peuple à l'autre, il est entendu et répété avec des accents locaux différents. Et il se transforme quelque peu, selon des règles précises, que les linguistes sont en train de découvrir dans leurs laboratoires de phonologie. Avant d'en venir à notre acacia, donnons un exemple de ces mystères. Le vin, qui, dit le psalmiste, "réjouit le coeur de l'homme", le wein allemand, le vino espagnol ou italien, le vine anglais est un mot très ancien. En latin, c'est le vinum ; en grec, oenos ; mais il ne vient pas d'une racine indoeuropéenne. On le retrouve à Sumer en ouinas ou ouinû, mais ce n'est pas non plus un terme asianique, les Sumériens eux-mêmes l'ont importé. Et de même pour les Sémites, qui reçoivent ensemble le mot et la plante. En hébreu, cela se dit ha-ker, de racine hk, qui suppose une forme archaïque hougñ. On ne sait pas très bien, d'ailleurs, de qui et d'où ils le reçoivent. Certains pensent au Liban. Mais, si l'on compare sincèrement le mythe de Gilgamesh et la légende biblique de Noé, ces deux textes semblent converger vers le mont Ararat, l'autre pays des cèdres. Seul problème : nous ne savons pas trop quel peuple habitait les pentes de cette montagne, à une époque aussi reculée et aussi peu datable ! Mais de ces vigneron, les autres peuples, tout autour, avaient entendu chanter merveilles, pensons nous, puisque tous viennent vers eux remplir leurs outres ou leurs jarres, et ramener les précieux plants. Ainsi, le Panurge de Rabelais s'en va-t-il consulter au loin l'oracle de la dive bouteille ! Plaisanterie d'ivrogne ? Vite dit ! Car, ce qui s'échappe de la bouteille, après le plop joyeux du bouchon qu'on retire, c'est d'abord un parfum, un bouquet. Et chaque vin a le sien. Comme chaque terroir apporte un goût subtil, de la plus humble "piquette" au nectar des "grands crus", un goût qu'on ne peut décrire qu'en le comparant à tous les fruits, toutes les herbes aromatiques, et même au toucher des étoffes. Le vin ne se raconte pas, il se chante, dans une langue de poètes. Entre le raisin que l'on cueille sur le cep, et le breuvage qui emplit la coupe, il a fallu toute une savante recherche pour apprendre à le presser, le mûrir, le décanter en cave. Toute une alchimie. Et pourquoi donc les oenologistes parlent-ils d'alchimie du vin, et les Adeptes, de Rabelais à Atorène, s'acoquinent-ils tant à l'art du vigneron ? Saurons nous jamais les graves mystères qui bourdonnaient, comme des abeilles d'or, dans les rêves de ce peuple à jamais disparu, qui, pour parler de ces merveilles, chantait les mots ouwinû, houwigû ?

Mais revenons à l'acacia. La quête de ses racines nous entraîne aussi dans un fabuleux voyage, au travers des temps, vers des terres lointaines, des goûts exotiques, et des parfums de miel. Partons de la terre d'Hellade, où bourdonnent aussi les abeilles de l'Hymette. En grec, acacia peut se dire akakia, doux ; ou acassia, arbre à casse. Et déjà, voici le poète hébreu, qui chante en contrepoint un Dieu "plus doux que la casse et le miel". Akakia vient de a-kakos, ce qui n'a rien en lui de mauvais, ce qui est innocent, simple et bon. Très proche dans les sonorités, qu'il suffit d'adoucir encore, nous trouvons achathos, prononcer à peu près "ashiaffos", qui est le vase, le vaisseau. Qui nous invite, car l'image est de tout temps, à nous embarquer sur l'une de ces trirèmes marchandes qui vont chercher la casse dans les ports où les caravaniers déversent leurs balles, emplies des richesses de terres plus lointaines. D'ailleurs, le dromadaire n'est-il pas aussi le vaisseau du désert ? Car l'acassia pousse alors au Yemen, en Ethiopie, en Somalie. On le retrouve, de nos jours, en Inde du sud. Comment y est-il parvenu ? Cette casse si prisée des peuples de l'antiquité, c'est la sève, la gomme qui coule du bois de l'arbre acassia, ou plutôt de cet arbuste aux feuilles très découpées et enroulées, que l'on appelle aussi séné. Outre la casse, il nous offre aussi ses fleurs jaunes, aux vertus adoucissantes, bienvenues pour éclaircir la voix des chanteurs et des aèdes, et ses gousses, expectorantes, pour soigner les rhumes d'hiver. Ainsi, des siècles durant, l'acassia fait la richesse des pays arides au bord de la mer Rouge, et la joie de tous ceux qui commercent avec eux.

Franchissons le temps, en accéléré. C'est Rome, maintenant, qui arme ses vaisseaux, mais ceux-là cinglent vers des rivages plus douteux, des ports où fermentent des cultes suspects, dont celui de Cybèle, ceux de la Phénicie. Là pousse un autre arbuste, qui ressemble, de feuillage et de vigueur, à l'acassia. Mais ses fleurs en boules jaunes sont toxiques. En latin, à cause de sa ressemblance avec le séné, on l'appellera "plante mime" ; et comme mime se dit mimosus, ce buisson deviendra le "mimosa". Mais, curieusement, nos Romains vont aussi reprendre le grec akakia, et le prononcer acacia, pour désigner ce mimosa. Pourquoi nommer "douce" une plante inconsommable ? Mais c'est que son odeur est si suave, embaume si bien les maisons lorsqu'on la met en vase, en une saison où, aux latitudes italiennes, on voit si peu d'autres fleurs ! Nous voici donc déjà avec deux acacias ! Les Romains n'avaient pas trop d'imagination linguistique, en cette affaire, mais qu'attendre d'autre d'un peuple serré dans sa

botte, qui appelle les éléphants d'Hannibal les "boeufs de Lucanie", et les amandes "noix de Grèce" !

Plus sérieusement, rappelons que, lorsque les Romains commercent avec les Phéniciens, c'est aussi l'époque où ils introduiront, en grande pompe, chez eux, le culte de Cybèle. Or, on sait qu'en Phénicie, ce culte et celui d'Attys s'expriment, dans certaines fêtes, par l'art des jardins, en vraie grandeur, ou en pot. La figure d'Attys est associée à l'arbre, ou plus exactement à un arbuste. Mais lequel ? Serait-ce ce mimosa que les Romains découvrent en même temps que la déesse aux lionnes ? En tout cas, si nos frustes Romains manquaient d'imagination, d'autres se sont chargés de combler cette lacune, en particulier les esprits brillants qui rêvaient de légions en jupette rouge et de faisceaux de licteurs, en plein XVIIIe siècle. Qui cherchaient aussi un "bonheur" douceâtre dans la "vertu" romaine.

Le XVIIIe siècle ne comprenait pas que des romanomaniaques. D'autres cherchaient à se ressourcer spirituellement auprès des hommes de métier, héritiers directs de la tradition des bâtisseurs du moyen âge. Remontons à l'époque où s'édifiaient églises et cathédrales. Evêques et abbés faisaient appel alors aux techniciens de l'art de construire, aux architectes, maçons, tailleurs de pierre, ymagiers (sculpteurs), charpentiers, couvreurs, verriers, etc. Le chantier durait de longues années, durant lesquelles tous ces ouvriers habitaient sur place, et disposaient là de dortoirs, de cuisines, d'étuves pour se baigner ou faire laver leur linge, d'infirmes, et de salles de travail abritées, où l'on préparait les gabarits de bois nécessaires à la pose des pierres, les plans et les épures, où l'on rangeait les outils, où l'on instruisait les jeunes apprentis. La réunion, pour une même oeuvre liturgique, de tant de corps de métiers n'a qu'un équivalent historique, à notre époque, d'ailleurs, la coopération de tous les techniciens nécessaires au lancement de capsules spatiales, comme Apollo ou Soyuz. Sur les chantiers médiévaux, on appelait "loges" les salles de travail des bâtisseurs. Le mot entre en littérature en 1138, dans une "Vie de Saint Gilles", et vient du francisque laubja, qui signifie tonnelle. Il est vrai que la poussière des chantiers donne soif ! Et que, le travail fini, on apprécie le jus de la treille ! Mais c'est aussi parce que ces abris de chantier étaient des constructions provisoires, en bois, analogues aux baraquements préfabriqués que l'on trouve encore, de nos jours, pour le même usage.

Ces hommes de métier, chrétiens, se devaient d'avoir un ou plusieurs saints patrons. L'un d'entre eux est saint Jacques, que l'on voit au portail de Compostelle portant le bâton enrubanné des maîtres bâtisseurs. Un autre, très logiquement, fut Salomon, constructeur du Temple de Jérusalem. Or, la Bible raconte que le sage roi fit appel aux services de son voisin et ami, le roi de Tyr Hiram, pour qu'il lui fournisse matériaux et spécialistes. On retrouve sur le chantier un autre Hiram, dit Ahiram ou Hiram-Abi, à qui le Livre prête la connaissance de tous les corps de métiers. Ces surnoms sont éclairants. En hébreu, A ou Ha, c'est l'article, et Ahiram, donc, "le Hiram". Chez les Sémites, comme d'ailleurs chez beaucoup de peuples antiques, on utilise l'article devant un nom propre pour le renforcer, pour désigner un chef de tribu ou un maître artisan, responsable d'une entreprise. En lui attribuant la connaissance de tous les arts nécessaires à l'achèvement du Temple, et par l'emploi du Ha, le scribe le désigne ouvertement comme le maître d'oeuvre, et l'on devrait traduire, en fait, par "maître Hiram". L'autre surnom va dans le même sens et ajoute une nuance. Abi signifie père. C'est de là que vient rabbi, qui deviendra rabbin, et abba, papa, d'où viendra abbé, pour désigner le père spirituel d'un monastère. L'emploi de ce terme, en dehors de la filiation familiale, désigne toujours un homme de connaissance et de spiritualité. Père et maître Hiram unit donc le savoir technique et la capacité d'engendrement spirituel.

Mais qui est ce maître Hiram ? Bien sûr, pas le roi de Tyr, qui n'aurait rien à faire sur un chantier, ayant assez de travail à gouverner son royaume. Père spirituel, notre maître Hiram a donc des fils, ses compagnons, au sens étymologique de ce terme, ceux qui partagent son pain. A cette époque déjà, on vit sur le chantier, quand il est important. Malheureusement, il y a des envieux partout, même chez ces fameux fils spirituels, cela aura des conséquences dramatiques... Mais tout ça ne nous dit pas qui il est et d'où il vient. Il est nommé en I Rois 7, 14 et en II Chroniques, 2, 13. Les deux textes s'accordent sur son père, qui serait tyrien, étranger donc. Sa mère, par contre, serait juive. Mais, le livre des Rois raconte qu'elle vient de la tribu de Nephtali, et les Chroniques, qu'elle est fille de la tribu de Dan. Naître de deux mères, voilà qui n'est pas banal, et de mère inconnue, encore moins ! Qui est alors, réellement, sa mère ? D'autre part, en langue sémitique, on précise toujours le nom du père, ne serait-ce que pour différencier les homonymes, comme chez nous on donne le nom de famille. Or, ici, seule sa cité est

nommée. Et l'on n'indique la ville d'origine que dans le cas de quelqu'un issu d'une famille importante, sans quoi on donne seulement la région ou le clan. Nous voici donc devant un homme, qui dirige le chantier le plus important d'Israël, et semble, à la lecture des chroniqueurs, n'avoir ni père nommable, ni mère certaine ! Le cas est presque unique dans toute la Bible.

Les bâtisseurs médiévaux se sentent aussi compagnons de maître Hiram, et racontent à son sujet qu'il serait mort et ressuscité en "terre étrangère", car ceux qui participeraient à cette aventure auraient fait un long voyage pour être témoins de ce prodige. Le signe de la découverte de la tombe du maître aurait été la douce présence d'un certain acacia. C'est là le dict de la légende compagnonique. Deux questions se posent. Pourquoi les bâtisseurs d'églises, qui, nous le répétons, sont chrétiens, sincèrement chrétiens, parlent-ils de la résurrection d'Hiram comme image et annonce prophétique de la mort et de la résurrection du Christ ? D'autre part, de quel acacia s'agit-il ?

Au XVIIIe siècle, on s'est posé cette seconde question. Dans les milieux romanophiles, qui sont aussi égyptomanes, a été colportée une autre histoire, parallèle à celle d'Hiram, mais concernant Osiris. Comme dans la tradition égyptienne, Osiris est tué par son frère Seth, et Isis part à la recherche de son corps. Dans cette version tardive, elle l'aurait retrouvé en Phénicie, le catafalque flottant accroché aux racines d'un mimosa. Ce qui introduit de redoutables confusions, d'abord avec la tombe d'Hiram. D'autre part, la mention de la Phénicie amène à confondre les deux Hiram bibliques, le roi et le constructeur. Une autre, et non des moindres, mène à assimiler le catafalque flottant à la barque qui amène à Compostelle le corps de saint Jacques le Majeur (c'est ainsi que, plus tard, les folkloristes, prenant pour argent comptant cette rumeur, ne verront plus en saint Jacques qu'un remake de ce soi-disant Osiris). Mais ce n'est pas fini. Les vrais égyptologues ont déchiffré, derrière le mythe d'Osiris, un culte agraire, célébrant le retour périodique de la végétation, et l'ont très légitimement comparé au mythe chaldéen de Tammuz (d'ailleurs, Osiris est tout autant pasteur que le Dumuzi sumérien). Mais aucun papyrus de l'époque des Pyramides ne parle de Phénicie, encore moins de mimosa. Dans la véritable tradition égyptienne, Isis retrouve le corps d'Osiris dispersé dans tous les nomes, et son sexe dans un palmier, qui deviendra le pilier djed. C'est ainsi qu'elle peut engendrer Horus.

D'autre part, il était inconcevable, dans une mentalité égyptienne, qu'un de leurs dieux-rois sorte de Ta-merit, la terre aimée, la terre aimante (au sens d'attractive), c'est à dire l'Egypte, pour une aventure aussi essentielle. Et cela même si des relations commerciales existaient avec les Phéniciens, dès le moyen empire. D'ailleurs, répétons le, aucun papyrus ancien, ni texte gravé sur les pyramides anciennes, ne mentionne une telle hérésie.

Nous sommes donc en face d'un montage tardif, et dont l'origine ne peut être égyptienne, ou si peu. Or, il introduit surtout, avec la Phénicie et le mimosa, une confusion avec Attys. De plus, dans cette version, Isis ne retrouve jamais le sexe d'Osiris, comme s'il était irrémédiablement castré. Comme un galle cybélien. Ce qui serait impensable pour une théologie égyptienne authentique. Pas même une hérésie, tout simplement impensable.

La légende est tardive, tous les égyptologues sont d'accord sur ce point. Pour nous, l'élaboration de cette histoire s'est faite en plusieurs étapes, qui ont pour nom les pharaons Pépi II, Sésostris III, les ramessides, et, enfin, la dynastie brillante de l'époque finale de l'Egypte indépendante, la dynastie saïte. Première étape : Pépi II est le premier pharaon à avoir des prétentions, tout au moins commerciales, sur la Phénicie. Il a régné très longtemps (le règne le plus long de toute l'histoire d'Egypte), et trop longtemps alors qu'il était devenu gâteux. Après lui, d'ailleurs, c'est la "chute" de l'Ancien Empire. Mais, en ce temps là, Isis n'était pas encore une figure notable de la théologie égyptienne. Peut-être, à cette époque, a-t-on commencé à faire pousser des ailes étrangères au mythe d'Osiris ? D'autant que chaque pharaon est un Osiris, et que Abydos, centre du culte de ce dieu, ne se trouve pas très loin de la ville de Thinis, origine symbolique de la première dynastie historique d'Egypte. Quelle tentation, donc, de toucher d'un même mouvement aux cultes des deux villes, si proches l'une de l'autre, surtout en des temps de pré-décadence ! Notons, pour aller dans ce sens, que le culte osiriaque fut intégré, dès cette époque, dans l'une des trois ou quatre grandes constructions théologiques égyptiennes, celle d'Héliopolis, ville du dieu Râ, dont beaucoup de pharaons de l'Ancien Empire s'étaient fait les champions. Deuxième étape : nous sommes sûrs, pratiquement, que Sésostris III, pharaon du Moyen Empire, contrôlait politiquement la Phénicie du côté de Byblos. Or la mère de ce pharaon était grande

prophétesse du culte d'Osiris. Là encore, quelle tentation de pousser un peu plus le mythe d'Osiris, avec des allusions politiques au contrôle de la Phénicie, qui serait dès cette époque une terre de "droit pharaonique divin", mais non pas encore de mystique symbolique égyptienne. A cette période, la figure d'Isis existe, bien qu'avec des caractéristiques quelque peu différentes de ce qu'elle deviendra. Troisième étape : des alliances politiques de la XVIIIe dynastie avec le Mitanni, mais surtout des ramessides, apportent dans le lignage pharaonique des gènes orientaux, et aussi, pense-t-on, phéniciens. Les prétentions politiques pharaoniques à Byblos deviennent de plus en plus importantes, d'autant que le territoire en question s'avère de plus en plus difficile à tenir. Quelle tentation de pousser encore un peu plus sur le mythe osirien ! Quatrième étape : la renaissance saïte. La civilisation égyptienne fait dans le classicisme de l'Ancien Empire, mais, hélas pour la vraie tradition de l'Ancien Empire, des pharaons comme Nechao, ou Psammétique, sont influencés, et ce depuis fort longtemps, par des courants lybiens, phéniciens et grecs. La propagande de l'Ashéra phénicienne, qui a sévi déjà de manière tellement sinistre en Israël, pénètre en Egypte. Il ne faut pas s'étonner que, dans cette ambiance, le mythe populaire d'Osiris ait pris la forme si bizarre que nous lui connaissons. Il ne faut pas s'étonner non plus que les pharaons de cette époque, malgré leur désir certain de retour aux sources (Saïs n'est elle pas sous la protection de Neith, qui prend alors une part importante dans le légendaire d'Osiris ?), ne savent plus trop "à quel saint se vouer". Ils reprennent les prétentions ramessides sur la Phénicie, ce qui tourne militairement très mal, et provoque à la fois la mort de Nechao et celle d'un des rois de Juda. Dernière étape : les Grecs arrivent en Egypte, c'est l'époque des magouilles de Pythagore. On leur présente cette histoire trafiquée depuis si longtemps, et ils la prennent pour argent comptant, surtout quand ça les arrange, surtout le "philosophe" de Samos. Diodore, qui la rapporte à l'époque d'Auguste, n'est déjà plus qu'un "journaliste" abusé par l'ancienneté de la chose. A l'époque de la décadence romaine et du néoplatonisme suspect de Plotin, puis de Julien, la coupe est pleine de ramassis de tendances magico-alchimico-foireuses, voir les histoires invraisemblables que raconte, par exemple, le sincère Plutarque. C'est ces magouilles et surmagouilles égyptomanes qui, mutatis mutandis, ressemblent à celles du Grand Monarque chrétien, depuis le complot des Habsbourg au XVIe siècle jusqu'à la légende-égout de Rennes-le-Château, que nos chers

égyptomaniaques du XVIIIe siècle ont repris et "bidouillé" pour leur compte. On comprendra que nous ne voudrions aucunement nous raccorder à ce genre de légende tant trafiquée. Remarquons, pour finir, que, dans la vraie tradition égyptienne remontant à l'Ancien Empire, si un pharaon meurt comme un Osiris, et renaît en son successeur comme un Horus, il reçoit de toute façon l'initiation royale à l'oasis d'Amon. C'est le seul territoire notablement éloigné de ta-merit que reconnaît la tradition égyptienne, et où, d'ailleurs, Alexandre le Grand se fera initier pharaon, mais ni ce lieu, ni son éponyme Amon ne sont aucunement désignés dans la légende populaire que nous tenons pour si suspecte.

Dans la confusion avec Hiram, quel est donc l'acacia que le mimosa nous cache ? Nous connaissons déjà le séné. Si nous revenons au XVIIe siècle, nous rencontrons le médecin et botaniste de Montpellier, Guy de Chauliac, qui reprend les mots acassia, akakia, et acacia, et les rend en français, en 1503, par acacie, pour désigner la douceur, comme vertu de plantes médicinales diverses. Notons d'ailleurs que ce Guy de Chauliac aurait pu, vu les dates, être l'un des maîtres de Rabelais et de Nostradamus, lorsqu'ils étudiaient la médecine dans l'illustre faculté. En 1601, un autre botaniste, Jean Robin, jardinier du roi de France Henri IV, reçoit d'un collègue d'Amérique du nord des graines d'un arbuste des Appalaches, qu'il planta place Dauphine, à Paris. Un tantinet fiérot, comme beaucoup, il baptisera son arbre Robinia pseudo-acacia. Pourquoi pseudo ? Rappelons que l'acacie, c'est la douceur. Or, la fleur du Robinier est comestible et de goût très sucré (excellente en beignets), alors que sa sève et ses graines, elles, sont toxiques. Le collègue, moins précis, l'avait déjà nommé Acacia blanc.

Dans ce même XVIIe siècle, les navigateurs vont découvrir un autre acacia, l'Acacia à cachou, qui pousse en Afrique orientale, au Bengale et à Ceylan. Celui-ci est le seul, de toute la famille des mimosacées, qui ne soit pas toxique. Au niveau alchimique, remarquons que l'acacia à cachou, c'est l'acacia à kakou, l'arbre du coucou (voir la glose sur kâk).

Enfin, pour compléter notre jardin d'acacias, signalons qu'un arbuste du midi de la France (un midi qui monte au moins jusqu'en Bourgogne) se nomme, parce qu'il ressemble beaucoup à l'arbre à casse, "séné bâtard". Il soigne avec bonheur la constipation, ce que savent les "bonnes femmes" et les enfants depuis longtemps, puisqu'il se nomme aussi le glouglou et le

panpan ! Pour les alchimistes, qui aiment bien baguenauder dans la nature, cet arbre est bienvenu, puisque c'est, en fait, le Baguenaudier.

Résumons. Le mot acacia renvoie donc au séné, au mimosa, au robinier, au cachou et au baguenaudier. Que font ensemble tous ces arbres, qui n'appartiennent pas à la même famille, et dont les propriétés médicinales sont différentes ? Certes, tous sont vigoureux, mais ils ont en commun, lors de leur croissance, une autre particularité très caractéristique. Celle-ci est liée à l'origine du jeu de l'oie, et à l'Alchimie. Pour la découvrir, il suffit de les regarder pousser. Nous préciserons tout de même, en toute charité, que la patience ne suffit pas, et que, dans nos régions, seuls le robinier et le baguenaudier sont les plus allusifs et les plus bavards. L'arbre des pauvres gens et celui des enfants, un comble, non ?

Retrouvons nos bâtisseurs. Et, en particulier, ceux du Temple de Salomon, coeur de la religion d'Israël. Mais le sage roi n'a construit ce Temple de pierre que pour abriter le vrai trésor, qui habitait encore sous la tente quand les hommes s'octroyaient des maisons, nous voulons parler de l'Arche d'Alliance. Or, le Livre nous dit qu'elle fut faite en bois d'acacia. Là encore, de quel acacia s'agit-il ? Bois sans odeur ? Bois odoriférant ? Nous affirmons, les Adeptes avec nous, que les compagnons bâtisseurs des cathédrales, comme d'ailleurs ceux des palais de Cnossos ou de Phaestos, avaient en main quelques excellents éléments de réponse.

Un vieux compagnon nous raconta un jour que la première loge, celle de la construction du Temple, était, bien sûr, présidée par Salomon, paradigme de la sagesse, assisté à sa droite par maître Hiram, paradigme de la force, et à sa gauche par la reine de Saba, paradigme de la beauté. Il affirmait, en outre, que Hiram était le fils de ce couple royal, et aussi que les femmes avaient leur place parmi les compagnons. A ce propos, et cela depuis le moyen âge au moins, il est exact que les femmes ont une place dans le compagnonnage. Il est très connu que les compagnons qui font leur tour de France (ou de toute autre terre) trouvent gîte et couvert dans une cayenne, gérée par une femme, la Mère, à laquelle tous doivent le plus grand respect. C'est le vestige de la réalité des chantiers médiévaux, où, d'une part, la Mère régnait sur une petite armée de cuisinières, lavandières, infirmières, si ce n'est médecins (l'interdiction de certains métiers aux femmes, dont la médecine, ne date

que de la fin du XIVe siècle, suite au traumatisme de la grande peste). De plus, il y avait sur les chantiers, et des miniatures en témoignent, des compagnonnes, ymagières, verrières, des gâcheuses de chaux, etc. Seules les activités, comme la charpente et le hissage ou le transport de lourdes pierres, qui demandent une force physique d'homme, étaient, de fait, réservées aux mâles. On est loin, ici, d'une philosophie cybélienne !

Notre compagnon poursuit son histoire. Pour lui, c'est en Ethiopie, au pays de sa mère, que fut retrouvée la tombe d'Hiram. Et il devint, après sa résurrection, le premier roi d'Ethiopie. Dans cette perspective, l'acacia d'Hiram ne peut être que le séné, qui, rappelons le, est originaire de cette région du monde. De plus, la casse, avec la myrrhe, entre dans la composition des aromates de l'embaumement, ceci pour une raison très précise "d'odeur alchimique". Certes, il s'agit là d'un récit hautement symbolique, comme les traditions de métier en élaborent pour transmettre, de manière pédagogique agréable, leur enseignement. Certes aussi, la tradition compagnonique totale, celle des chantiers de cathédrales, est non seulement celle des bâtisseurs stricto sensu, mais aussi des alchimistes et des prêtres, abbés de monastère, évêques et écolâtres qui participaient à l'oeuvre commune, et aux travaux préparatoires en loge. Rappelons que c'est l'évêque qui officie alors la fondation d'une cathédrale, et l'abbé mitré celle d'une abbatale. Dans la "Vie de sainte Odile", sainte du VIIIe siècle, l'hagiographe nous raconte une scène où l'abbesse Odile, de nuit, discute, avec le saint qui lui est apparu, de l'implantation, du plan et de l'élévation de l'église qu'elle désire lui dédier, et ceci en termes de haute technicité. Même si nous ne retenons pas l'apparition, il reste indéniable qu'il semble normal à l'hagiographe que l'abbesse connaisse le métier d'architecte. Rappelons que la nef d'une cathédrale est analogue à un navire naviguant en plein ciel, et que les alchimistes parlent de leur vase comme d'un vaisseau. Et, à ce propos, tous nos acacias poussent dans des régions où l'on peut, voire où l'on doit, se rendre par mer, et paraissent ainsi liés à des civilisations de marins.

Nous devons remarquer, à ce propos, l'étrange aveuglement de nombreux archéologues et historiens (pas tous, soyons justes, mais c'est trop souvent le cas des vulgarisateurs). Il leur est inconcevable qu'un ancrage tutélaire, nourricier, symbolique et politique se fasse ailleurs que sur les continents. Ainsi, selon eux, les annexions impérialistes, les

prétentions politiques, les voyages commerciaux, etc., ne se réaliseraient que sur des distances relativement courtes, en tout cas dans l'antiquité, et même le haut moyen âge, sinon le moyen âge classique. Incompréhension totale quand il s'agit de cultures, voire d'empires maritimes, si ce n'est océaniques. A croire, décidément, que ces messieurs ont, à défaut de pied marin, la phobie de l'eau, et le vertige devant l'horizon hauturier ! Ils raisonnent sans comprendre l'appel du grand large, qu'ils ne rendent licite qu'à partir du XVIIe siècle, des "grandes découvertes". Cet aveuglement, couplé à la peur du mal de mer, sans doute, rend incompréhensible la redécouverte de la civilisation égéenne, qui fut plus grande et plus étendue qu'ils veulent bien l'admettre. On repère le même manque d'imagination lorsqu'il s'agit de découvrir l'origine du peuple sumérien qui, pourtant, était un peuple de marins (il existe un vocabulaire de marine très important dans cette langue), ou dans le refus d'admettre, malgré les traces archéologiques, la présence de contacts malais, dès l'antiquité, au Yemen, ou celle de stèles phéniciennes à Bornéo. Ils minimiseront l'importance du tour de l'Afrique, par ces mêmes marins phéniciens au service du pharaon Nechao ; ignoreront la découverte de l'Amérique par les marins chinois 2000 ans avant J. C. N'attendons pas d'eux la compréhension de la civilisation irlandaise du haut moyen âge, qui naviguait de l'Afrique et l'Espagne jusqu'au grand nord, et à qui l'on doit peut-être l'implantation de la vigne (nécessaire pour la liturgie chrétienne, et les navires irlandais ne levaient pas l'ancre sans un prêtre à bord) dans le Vinland découvert par Leif Erikson, sans doute la région de Boston. Si le patriarche Athénagoras proposait, en son temps, un banquet avec champagne pour résoudre les problèmes de la division des églises chrétiennes, nous suggérons une croisière (avec force nautamine) pour tous ces braves gens, afin qu'ils admettent au moins l'existence de contacts maritimes dès l'âge du bronze. Ce n'est pas parce que, il y a 11 000 ans, l'homme commençait à s'échiner pour résoudre le passage à la civilisation agraire, qu'il devait rester fixé à la glèbe pour continuer à travailler à l'épopée de la race humaine ! D'ailleurs, on sait que l'agriculture a été la réponse devant un risque de famine. Pourquoi certains n'auraient-ils pas préféré les algues et le poisson au blé et au lait ? En Alchimie, après tout, il y a bien la voie sèche et la voie humide...

Revenons à l'histoire de notre compagnon. Quant au fond de cette légende, il faut noter qu'elle recoupe une tradition éthiopienne qui fait

bien remonter à la reine de Saba et à Salomon la lignée des Négus. Mais qui ne nomme pas Hiram. Or, les constructeurs des cathédrales gothiques sont les héritiers des bâtisseurs de l'art roman, même si des spécialisations et des esthétiques d'écoles ont, tardivement, amené quelques querelles dans la famille. Et l'art roman lui-même continue l'art carolingien. Ce dernier puise à deux sources, qu'il fusionne : l'art des wisigoths, repoussés d'Espagne par l'avancée arabe ; l'art mérovingien, fortement influencé par les moines irlandais venus, comme saint Colomban, aider à évangéliser les Francs. Or, dans leurs migrations, les Goths, ayant longtemps résidé sur les bords de la mer Noire, ont gardé des liens étroits avec l'Arménie. C'est ainsi qu'on retrouve, dans l'art roman, des figures de Gilgamesh étouffant le lion, avec les canons mêmes de l'esthétique sumérienne, disparue, alors, depuis fort longtemps. On a souvent confondu ces Gilgamesh avec Daniel dans la fosse aux lions, mais les travaux les plus récents des historiens d'art ne laissent aucun doute sur l'identité sumérienne du personnage. Quant aux Irlandais, il est notable que les entrelacs, qui font toute la beauté du Book of Kells, par exemple, n'existaient pas dans l'art celtique pré-chrétien, où l'on trouve seulement des spirales, des figures stylisées, et quelques ligatures simples. On sait qu'ils les ont repris de modèles éthiopiens, de l'Ethiopie chrétienne (l'iconographie éthiopienne obéit à des canons différents de ceux de l'Eglise d'Alexandrie, et même d'Antioche). Il n'est donc pas impossible que les compagnons aient gardé le lointain écho de la tradition éthiopienne, via l'Irlande, et de la tradition sumérienne, christianisée par la civilisation arménienne et géorgienne, via les Goths. Les Monts de la Lune et le Mont Ararat.

Nous sommes ici dans la frange indécise où le légendaire et l'historique se rejoignent, sans pouvoir toujours démêler ce qui appartient au conte, ce qui relève de l'histoire et ce qui tient des deux à la fois. Dans tous les cas, l'enseignement spirituel, lui, est clair. Mais il faut nous débarrasser, de manière nette, des scories parasites des montages hérétiques dus aux souffleurs, vautours de haut vol.

autan (autant) : il s'agit, bien sûr du vent d'autan, qui souffle des Pyrénées, par effet de foehn, et qui a la réputation de rendre temporairement fou.

serre (serrer) : renvoie à un autre vent, le sers, foehn de la Montagne Noire, au sud du massif central. Et, bien sûr, à l'effet de serre, ou à la patte des rapaces.

souvant (souvent) : fait jeu de mots avec "s'ouvrant" et solvant, dont on comprendra la tonalité alchimique.

toujpours (toujours) : cela sonne comme une langue de l'Inde, ou du mongol, mais, à notre honte... non, la déception du lecteur, nous n'avons pas pu trouver en ces langues.

s'enparât (s'emparât) : en espagnol, en parra, vers la treille. Mais nous avons déjà parlé de l'art du vin. Il nous reste à ajouter qu'un seul cépage a été interdit, finalement, bien qu'il fournisse un excellent vin de cuisine, car il est toxique si on le boit cru. Il s'agit du Noah. Qui a commis l'idiotie de l'appeler du nom de Noé ?

MAis (mais) : à lire en verlan, sima, qui désigne en espagnol les profondeurs de l'abîme (les abysses), tandis que cima est, comme en français la cime.

pêle-même (pêle-mêle) : Nico s'est pris une pelle tout seul, de lui-même. Quel méli-mélo ! Au fait, Fulcanelli en parle, dans "Les demeures philosophales".

laisant (laissant) : ici, Gilles rentre dans la maison des lézards.

chapitre 18 :

ancan (encan) : du gaulois an canto, le brillant ; de l'espagnol ancaneser, grisonner, blanchir. En anglais, par contre, en can signifie "dans le bidon", et lane can, "le bidon file".

détaignait (déteignait) : l'expression destaingner s'emploie sur les bords de Loire pour désigner la lèpre de l'étain, censée contagieuse entre pots par le toucher, dans les croyances populaires. En réalité, le phénomène est dû à une baisse excessive de la température.

dasn (dans) : de l'allemand das, ça, et sein, être. Le das sein, être ça, s'applique aux choses. Lorsqu'on l'emploie pour désigner un être vivant,

ou un groupe d'êtres vivants, le das neutre devient péjoratif, et signale une ambiguïté, soit sexuelle, soit d'hypocrisie, consciente ou inconsciente, dans le comportement. Utilisé pour une chose, le das sein serait au contraire un renforcement, ou un désignatif. Les termes das et sein venant d'un germanique assez archaïque, on les retrouve presque semblables en gothique. L'usage est resté dans l'Occitanie wisigothique, sous la forme "es un", prononcé "ez oun", c'est un, qui se prononce, quand il est péjoratif, "dez oun". Il pourrait y avoir confusion avec le célèbre "da sein", être là, dont la fortune philosophique (Husserl, phénoménologie) en France fut d'autant plus grande qu'il était traduit littéralement, et qu'en français, ça ne veut pas dire grand chose. Or, Husserl emploie cette expression de la langue courante pour désigner la présence effective de quelque chose ou de quelqu'un dans le monde, sa façon propre d'être présent dans le monde. Cette interprétation pourrait être intéressante aussi comme complément à l'enquerre.

sage (stage) : pas si sage que ça ! Il faut le prononcer sag, ou, dans d'autres langues indoeuropéennes, sak. C'est la racine qui donnera la sagette, à partir du latin sagitta, flèche ; ou la sagaie, à partir du vandalo-berbère az-zaghâya, donc l'idée de la lame étroite et pénétrante. Dans une autre arborescence, le catalan sacar signifie tirer (quelqu'un d'un endroit), extraire, autoriser (par exception), etc. On retrouve un sens très proche dans l'argot saquer, de l'expression "je ne peux pas le saquer", qui ne pas dire "je ne peux pas l'ensacher", mais "je ne sais pas de quel sac le tirer", bien que le sac n'aie rien à voir avec cette choucroute. Encore que. L'autre sens de saquer, traiter durement, pousse aussi de la même racine. Il y aurait toute une floraison de sens dérivés à partir de cette racine sag, mais tous, comme on le voit en latin et en grec, renvoient à une idée de visée acérée. D'où l'acuité de l'esprit, qui peut aller jusqu'au sacré ; le filet qui ne rate pas le poisson, le sac, qui sert à filtrer, la flèche qui tape au but, ce qui sert à s'en protéger, etc. C'est une racine archaïque, qui marque l'intentionnalité, la liaison subtile entre le tireur et son but.

petis (petit) : de l'égyptien Apet, horizon, lieu des nombres. C'est la signature du ciel sur la terre. Mais, en provençal, ce serait le patis, le pâté de sable que font les gamins sur la plage. Ce qui, avec une nuance scatologique, donnera le "qué patis !", que les parisiens interprètent

trop souvent comme une étrange propension à se noyer dans le pastis !
Bref, c'est une merde. Gilles parle avec dérision du faux Apet, du patis.

srutout (surtout) : en anglais, throat out, hors de la gorge, ce qu'on expulse en toussant, ou discrètement en direction des journalistes : l'informateur qui mit la presse américaine sur la piste des affaires d'écoutes téléphoniques de la Maison Blanche, et déclencha le scandale du Watergate qui coûta son poste à Nixon, se faisait surnommer "Gorge profonde". Mais n'oublions pas le suspicieux français, scrute tout, qui le complète.

songait (songeait) : vient de l'anglais song, dans le sens de bagatelle, persiflage. Mais aussi du chinois soung sze, conflit-armée.

réappartion (réapparition) : du latin reâ partio, mot chosifié. Allusion à la langue de bois tant à la mode à certaines époques !

état assis (était assis) : pour comprendre le tatassi, ou le verlan sitataé, demandons l'aide d'un japonais et d'un maori !

braclets (bracelets) : lire braquelets, petits braques, chiens de chasse sans lesquels ne sortait jamais une noble dame, dans les romans arthuriens du moins. Allusion féminine aux deux chiens accompagnateurs d'Orion.

finisant (finissant) : est-ce l'anagramme du nom de famille occitan (disparu de nos jours) Zanoufi ? L'emploi d'un nom de famille en tant que nom commun, pour rappeler des caractéristiques évidentes dans une lignée, mais susceptibles de ressortir chez d'autres, est fréquent dans le sud. Voir par exemple "un amaury", désignant un imbécile, et venu de l'intelligence proverbiale du malheureux fils de Simon de Montfort. Ou les personnages de la Commedia del arte : un matamore, une colombine, un pantalon, etc.

fronçait (fronçait) : de l'espagnol fer roncar, mugir ou ronfler de manière appuyée.

soucils (sourcils) : du latin succidus, plein de suc, humide ; succinum, ambre jaune ; suco ou sucilo, usurier impitoyable ; succula, jeune truie, nom qui désigne l'étoile la plus brillante des Hyades, constellation associée, comme les Pleiades, au retour des pluies de printemps. Tout cela tourne autour de la pluie et des larmes, ou de saigner un arbre pour en

recueillir la gomme. En égyptien, suk-rê signifie : celui qui vient de Dieu est un jeune saurien repliant sa queue, image de l'ouroboros. C'est le début nécessaire de l'oeuvre solaire. La translittération du il en rê est légitime, car le l est interdit en égyptien, et se remplace traditionnellement par le r. Comme dans toutes les langues sémitiques, anciennes la voyelle n'est pas fixée et se déplace autour de la consonne, avec des nuances de vocalisation.

étainet (étaient) : renvoie à l'étain, dont le minerai classique est la galène. Or, en grec, galêna signifie sérénité. En métallurgie, la transformation de la galène en étain est la seule qui conserve l'aspect, couleur et éclat, en passant du minerai au métal.

bégaille (bégaye) : rappelons que le mont Bégu intervient, à son corps défendant, dans certaines spéculations magico-géographiques d'occultisants notoires et quelque peu désœuvrés. Nous n'avons pas réussi à le situer sur la carte. Mais, en gaulois, en breton et quelques autres langues celtiques, beg, c'est le bec. Quant à l'aille, elle chante à la limite de l'ouille et de l'oca. Bref, c'est notre oie, devenue un peu folle. D'ailleurs oi, en vieux français se prononce oué, et oye, ouéille. Autant dire qu'elle bat des ailes et quand une oie s'ébroue ainsi, vaï, ça s'entend ! Donc, la bégaille est un bec d'oie, tout comme la pédauque est un pied d'oie. Si le pied est à Toulouse (cf. la reine Pédauque), où donc est le bec ?

dot (dos) : à lire tel quel. C'est la dot, la dotation, ce qui est donné de manière irréversible. En anglais ted, c'est lancer le foin pour qu'il se répande et sèche. Ce serait faner, au sens agricole du terme, en français. De là, en anglais le teddy, l'ours bourré de foin, avec aussi une idée d'être rétréci, ou coincé dans des vêtements rétrécis.

portant (pourtant) : terme de charpente qui se comprend aisément. En espagnol, por tanto signifie pour un jeton. Avec un jeu de mot avec tonto, idiot.

chapitre 19 :

théoriqueminuit (théorique minuit) : allusion au défaut de réflexion théologique, et scientifique surtout, de la religion islamique. La journée

religieuse en Islam part d'une division en "heures inégales". Le principe de base (comme d'ailleurs en magie cérémonielle, et dans les civilisations de l'antiquité) est le suivant : on divise le jour en quatre heures égales entre le lever et le coucher du soleil, quatre heures égales aussi entre le coucher et le lever de cet astre. Les cinq heures de prière sont réparties entre ces huit points principaux, dont l'aurore, midi solaire vrai, le milieu de l'après midi, le coucher du soleil vrai, et au choix dans la nuit. Remarquons que ce plan théorique existe aussi, avec une variante, dans le judaïsme et dans le christianisme, surtout monastique, en vertu du verset biblique (psaume 118, 164) : "Sept fois le jour, je redis tes louanges". Notons que les canons chrétiens et juifs sont bien compréhensifs là dessus. En Islam, tout se base sur les hadith de la sunna, c'est à dire les premières interprétations du Coran. Il s'agissait d'un effort méritoire pour donner un cadre compréhensible à tout croyant. Des règles analogues existent chez les chi'ites, les kharéjites, et toutes les autres écoles "dissidentes". Aux latitudes du Moyen Orient, tout se passe bien. Mais le système est de plus en plus inapplicable lorsqu'on va vers hautes latitudes, près du cercle polaire et même avant de l'atteindre. A Stockholm, vers le 60e degré de latitude, en été, les heures de jour valent 2 h 22 (de nos heures), et, en hiver, 41 minutes. Dans ces conditions, en été, on n'a pas le temps de dormir, et en hiver, on n'a pas le temps de finir une prière qu'on repasse à la suivante. L'absurdité de la chose a donné lieu à une solution bâtarde, qui consiste à écouter la radio d'un pays islamique pour se régler sur ses heures. Cela ne correspond pas à l'esprit des fondateurs qui voulaient, au contraire, que le musulman accorde sa prière aux rythmes du cosmos, et au lieu. Et que ferait donc le sincère croyant au delà du cercle polaire, condamné à ne prier, en été, que 4 fois en 6 mois (durée du jour réel), et, en hiver, qu'une seule fois durant le même laps de temps (durée de la nuit polaire) ? Loin de nous le mépris de la praxis islamique, qui correspond à une très belle incarnation dans le lieu, mais il est nécessaire de placer les théologiens de l'Islam devant le problème. Si une colonie s'installe un jour sur la Lune, où le jour dure un de nos mois, que feront les croyants ? N'est-il pas dit : "Je te donne le monde et tout ce qu'il contient" ? Le Prophète, que Il le protège, voulait-il nous condamner à rester perpétuellement sur la Terre, ou nous invitait-il à explorer le cosmos en le bénissant au nom de Dieu ? Même si on triche, avec les heures de la Mecque, avec les problèmes relativistes qui ne manqueront pas de se poser

dans une expansion spatiale, quel va être le sens du temps ? Et puisque Dieu a accepté que l'homme comprenne que le temps est relativiste, comment est-il possible alors, dans ces conditions, de se fier à l'heure de la Mecque dans un vaisseau spatial qui file à 200 000 km à la seconde ? A quelle loi cosmique Dieu veut-Il que nous soyons soumis, celle des hommes ou la Sienna ? Que le lecteur musulman se rassure, les chrétiens et les juifs sont confrontés au même problème. Dans le Talmud, il est écrit que la prière publique doit se faire dans une attention complète au sens du haut et du bas. Et chez les chrétiens, on baptise avec l'eau. Mais que deviennent ces règles en apesanteur ? Le sens du haut et du bas n'existe pas (équivalent de la chute dans le vide), et essayez de retenir de l'eau dans un baptistère ouvert, dans ces conditions ! Et quel serait le sens d'un baptistère ou d'une synagogue gyroscopiques ? Il vaut mieux éviter de faire l'autruche et d'attendre que le problème se pose pour y penser. Il se posera de toute façon dans le siècle prochain. L'expérience historique prouve que les solutions à de tels problèmes liturgiques, prises dans l'urgence, amènent très vite des "conflits de sacristie" qui peuvent dégénérer. C'est ainsi qu'on a vu des églises chrétiennes s'entredéchirer sur le nombre de jours de jeûne dans la semaine, ou le diamètre du tuyau amenant l'eau au baptistère, pour qu'elle reste "eau courante".

taisèrent (turent) : voir hébreu tasir, taçir ou tazir.

jaissante (jaillissante) : hébreu jaissa, salut. Allusion au jaillissement de la fontaine de Mériba (Nb 20, 1-13, et 27, 12-14), qui fut aussi, hélas, une pierre d'achoppement pour Moïse, parce que, dit le Targum, Moïse ne voulait pas être miséricordieux pour son peuple. Dieu ne lui reproche pas tant son manque de foi que sa colère contre le peuple. C'est à ce targum que fait allusion Jonas, lorsqu'il refuse d'abord de se rendre à Ninive, puis lorsqu'il boude sous le ricin. Une exégèse traditionnelle fait de la fontaine le signe du don gratuit de Dieu, jaillissant et joyeux, par opposition au puits, qui réclame l'effort de l'homme, même quand Dieu dit où creuser. Nul n'a le droit de jouer les rabat-joie avec la joie de Dieu quand Il donne. De même, le Christ dira : "N'éteignez pas l'Esprit !"

scinece (science) : de l'hébreu shinéar, pays des deux fleuves, source de la sagesse. On sait que Our se trouve en Chaldée. Ur Kasdim signifie bien Our en Chaldée, mais aussi Shinéar. L'erreur, la grave hérésie, consiste à

dire qu'en sortant de Our, Abraham fuit le pays devenu non plus Shinear, avec un shin, mais Sinéar, avec un samek. Or, c'est une absurdité, puisque Sinéar, le croissant fertile, inclut Israel. Les trois étapes les plus importantes de la conversion d'Israel, nous le rappelons, sont Our, dédiée au dieu Sin (dieu de la Lune), Haran, étape dédiée aussi au dieu Sin, et le Sinaï, c'est à dire le mont de la Lune. La clef de tout ceci est donnée par Moïse qui meurt au mont Nebo. Or Nebo, en hébreu, c'est Nabou en chaldéen, nom du dieu de l'écriture. Dans la Genèse, la Lune, comme le Soleil, est là pour "marquer les temps". Il est donc absurde de dire qu'Abraham a quitté Our parce que Shinear est devenu Sinear. Sont aussi ridicules les fantasmes de certains protestants qui imaginent que Abram sort de Our, avec son père, parce qu'il refuse les sacrifices humains au dieu de la Lune, lesdits sacrifices n'ayant jamais existé dans la religion chaldéenne. (Ne pas confondre la Phénicie cybélienne avec le pays de Sumer et Akkad ; "l'Assyrie, ce nid de vautours" sanglants, avec la savante Babylone, dont l'Essagil ne contient certes pas la tour de Babel ; la sagesse des mages persans, ceux dont les descendants allèrent à la grotte de Bethléem, avec les fanatiques révisionnistes de l'époque sassanide.) Le samek n'est pas une lettre sale. Donc, nous affirmons, avec force de loi, que Abram (Abraham) partit bien du pays de Shinear, c'est à dire du pays de la sagesse. Et que, par conséquent, si Moïse a été éduqué et entretenu dans la sagesse du pays d'Egypte, pays de Pharaon dont le nom égyptien est Per Râ (Fils du Soleil), Abraham a été nourri de la sagesse du pays des quatre régions. Pour la nuance de sens entre le shin et le samek, se reporter à l'enseignement des vrais kabbalistes.

insériont (insérions) : lire insherou, anu-sherou, le roi du ciel ou le ciel est ma racine, en akkadien. Allusion à l'Adam Kadmon couronné et à l'arbre séphirotique qui a ses racines au ciel et ses branches sur la terre.

allelulia (alleluia) : se lit en hébreu hallel lul yah, qui signifie : Dieu est la joie au mois des vendanges.

siècles (siècles) : prononcer siekes. De l'égyptien sia-ak-sk, soit sia, sagesse ; akou, énergie d'hypostasiation (pas de pataouète avec apostasie ! le mot hypostasis désigne en grec ce que nous appelons la personne) ; sk ou sokar, coagulation, i. e. incarnation. C'est la révélation du divino-

humain, selon saint Athanase : "Dieu s'est fait porteur de la chair pour que l'homme puisse devenir porteur de l'Esprit."

rastas : en égyptien, langue très proche du ghééz éthiopien, rasta se prononce rê-sout-aoua, Dieu lui héritier, ou Dieu est son héritier. Ou encore rê-sout-aouas, Dieu, en vérité est son sceptre. Si on remplace sout par seth, attention au pataouète égyptomane ! Seth est le principe torride, du feu, et pas un principe démoniaque. En Alchimie, c'est le principe coagulateur, à un point tel qu'il donne la soif de l'eau à la terre, comme il est écrit dans le psaume : "Mon âme a soif de Toi..." (Ps 142, 6). Donc la traduction serait : Dieu donne soif d'être son héritier, soif de rechercher son sceptre. En grec, rasta serait l'adverbe superlatif de rhadiôs, qui signifie aisément, complaisamment, "étourdimement" au sens de ce qui se fait sans réfléchir. L'adverbe fait partie d'une famille de mots qui désignent la façon dont pousse un rameau sur une branche. Si nous traduisons en argot contemporain, le rasta serait super-cool, trouverait la vie super-fastoche et le tout sans se prendre la tête ! Gare au super-pataouète qui lirait rastakouère.

Parlons de ce qui fâche, à propos de rasta, la gandja. Mais parlons vraiment de la vraie gandja. L'origine du mot gandja est assez dissimulée. On pourrait penser à une racine africaine ou sémitique. En fait, il n'en est rien. L'origine est bel et bien indoeuropéenne. En effet, en grec ancien, gandja ou ganza vient de la double racine "gan", qui donne ganos, la joie, et "zou" (le z en grec se prononce dz), vibrer, ou zéa, l'épeautre, le blé (faisant ainsi référence à saint Frumentios, l'apôtre de l'Ethiopie). En latin, la même racine gan a donné (mais les latins étaient avarés et prudissimes), par dérivation ganea, cabaret, et ganeo, le bon vivant, le viveur. Gandio signifie donc "je suis un cabaretier", et fait jeu de mot avec gaudio, "je me réjouis". la même racine va donner le nom du fleuve sacré de l'Inde, le Gange.

L'idée de fruit qui réjouit se retrouve en langue franque dans le mot waidandjan, chercher de la nourriture. Ce qui donnera le mot guaignier en vieux français, qui avait le sens de l'herbe à paître (il en reste le regain), pour prendre ensuite celui de gagner. Le waidandjan donnera ainsi le dandjan, le gagneur. A remarquer la dérive stupide du français de l'époque de Richelieu, qui jouera sur l'assonance avec gandin, probablement "celui du boulevard de Gand" (de la racine nordique gand,

baguette magique, devenue alors dans les contes le moyen de tout obtenir en claquant du doigt). En anglais, la finesse viendra de l'assonance avec avec glander, le jars ; et ganger, le brassier, le membre d'une équipe d'ouvriers agricoles.

Surtout, ne pas rapprocher du gandul espagnol, qui vient d'une racine arabe signifiant paresseux. Toute assonance sémitique est plus ou moins de la même eau. Comme quoi, la gomme "arabique" qui vient du Maghreb ou du Liban rend nettement plus que... lénifiant. Mais rapprocher plutôt du ganadjio catalan, qui veut dire le berger ou le propriétaire d'un troupeau de bétail ; de ganada, le bétail ; lui même de gana, le pain.

quelqe (quelque) : du latin calx, la pierre ; chalcus, cuivre ; de l'hébreu gil-gal, tiré du grec galgala, cercle de pierre, ce qui renvoie à Galilée, et non au culte de Gilgal condamné par les prophètes ; mais n'oublions pas que les Hébreux marquaient aussi de pierres brutes les lieux importants, comme celui du songe de Jacob et celui de la traversée du Jourdain par Josué, suivi de tout le peuple. En arabe, schral-alekum, "combien ça coûte sur toi ?" ; comme le mot El, Dieu, figure dans alekum, il ne s'agit ni de simonie, ni d'acheter Dieu, mais du fait que Dieu compte sur l'homme. Le dessein divin peut se comprendre comme un calcul divin, et, pour des peuples qui comptaient à l'aide de cailloux, c'est l'image de Dieu marquant sa pensée à l'aide de petites pierres. Le jeu de l'initié consiste à rechercher ces cailloux, comme le petit Poucet, mais non les siens, plutôt ceux que Dieu a semés. Et comme tout cela renvoie au caillou, c'est une allusion à certaines circonstances dans la vie où la géomancie, science arabe s'il en fut, est licite (voir à ce sujet la différence d'essence entre le hasard et la liberté).

demanda-il (demanda-t-il) : sans doute de l'arabe t'men El. (le "prix" demandé par Dieu).

critiqueent (critiquent) : du latin Christique, et au sujet du Christ, l'oingt, le choisi de Dieu. Et sans doute de l'arabe krt'k't. K prononcé en jota, ferait par exemple khrt kh't. khrt serait : as-tu peur ? Mais de qui ou de quoi. Dans ce cas, Kht pourrait très bien être Kht(f) : du vol ou du voleur.